

THÉÂTRE

Péril en la demeure
Page E 3

CINÉMA

Quelle femme
de ménage!
Page E 6

LE DEVOIR

CAHIER
E

CULTURE

Plume Latraverse Épuré jusqu'au CŒUR

On le présentait aux six nouveautés dévoilées au Club Soda. C'est confirmé. Dix-sept fois plutôt que six. *Chants d'épuration*, le nouvel album qui paraît le 15 avril, est une œuvre absolument majeure qui sera à Plume ce que *Time Out Of Mind* fut à Dylan: la preuve qu'on avait encore bien besoin de ce regard-là pour comprendre le monde (et en rire et en pleurer). Travail d'écriture et de réécriture en profondeur, où pertinence et truculence s'embrassent plus affectueusement que jamais, le disque en dit extrêmement long «sans nommer d'un nom» sur l'usure du temps et la perspective de la mort, mais surtout sur la vie qui, fatalement, «nous rattrape». Foi de flanc mou. Rencontre émue et pudique avec le plus important poète chantant du Québec à l'est de Desjardins et au sud de Vigneault.

SYLVAIN CORMIER

Cela commence par un *walking blues* de chat de gouttière avec de l'orgue de veours sous les pattes. Une fable animalière intitulée *Le Lapin reproducteur*, qui cause chaud lapin plutôt que chatte en chaleur, mais c'est du kif. On se dit: voilà Plume qui donne à la Lafontaine sa sainte trinité bouffe-boisson-copulation. L'habituelle truculence, quoi. Et puis arrive la dernière strophe, et la chanson n'est plus seulement juteuse mais une sorte de profession de foi: «Entre mes incisives, lubrique, se faufile une aspiration / Suis-je encore assez prolifique pour grainer que qu'p'tites chansons / dans l'creux d'Oreille, chers auditeurs, avant l'sommeil réparateur? / Comme un auteur-compositeur...»

On repasse la chanson et on comprend: c'est le créateur qui évoque le flot d'antan et constate non sans inquiétude l'inévitable tarissement du puits. C'est le faiseur de «p'tites chansons» qui ose enfin appeler par son nom son métier d'auteur-compositeur et qui souhaite encore le pratiquer «avant l'sommeil réparateur». Je demande à Plume d'un bord à l'autre de ma table de cuisine si c'est le Félix hommage reçu au dernier gala de l'ADISQ — le «Philippe», comme il dit — qui a rouvert les vannes. Il dit que non. «Le Philippe, ça a rappelé à du monde que j'étais encore vivant. C'est pas ça qui m'a fait sortir de ma panne sèche.» Ça lui a embué le regard, quand même. En gros plan à la télé, ça ne se ratait pas. On n'est pas ainsi chamboulé sans suite. Une telle reconnaissance ne fait pas seulement du bien en dedans: ça fait regarder en arrière, en avant et dans le blanc de ses propres yeux. L'album en témoigne. «C'est pas le Philippe, insiste-t-il. C'est normal. J'ai 57 ans. J'ai l'âge que j'ai et je fais des chansons en relation avec ça. Y en a qui font des chansons d'amour pour les ados. Moi, c'est pas ça. Mon amour se situe à un autre niveau. C'est un amour pour la nature humaine dans toutes ses faiblesses, et je crois qu'il faut exprimer ça.» Il montre du doigt le boîtier ouvert entre nous. «Là-dessus, sur 17 tonnes, j'en ai six ou sept «funny», mais pour le reste, j'étais des choses qui me semblent d'une profondeur nécessaire. Des questions qu'on se pose pis qui sont plausibles. C'est loin de Star Académie.»

Le vaste monde de Plume

Une autre planète, oui. La planète Terre, ce «vaste monde» où «la vie nous rattrape». *Le Vaste monde (la vie nous rattrape)* est le titre d'une nouvelle chanson, cuisinée en quasi-reggae, où Plume fournit une longue et lucide liste de fatalités: «Les années d'usure, les points de suture [...] Comme les honoraires, les frais funéraires / La vie nous rattrape.» La vie a rattrapé Plume Latraverse, est-t-on tenté de déduire. Problèmes de santé? Mortalités? Je ne le lui demanderai pas. C'est pas mes oignons. C'est tout juste si je note à quel point sa vie hors scène est un mystère. «Les gens me connaissent à travers ce que j'écris, c'est en masse.» N'empêche que pas mal d'autres chansons frappent le même clou de cercueil, sous différents angles. Il y a de la douleur là-dedans. Vive. La sienne, celle de proches, pas moyen de savoir. Et si c'était de nous qu'il parlait?

Dans *Blouse d'automne*, par exemple: «Détachée du monde extérieur / la vie se dépouille de ses heures... morte lumière.» Pareillement dresse-t-il dans *Le Cœur de l'action* — chantée par Louise Forestier parce que le je du texte, l'action elle-même, est au féminin — le bilan d'une vie qui peut tout autant être la sienne que les nôtres: «D'avoir voulu tout changer / d'avoir voulu faire bouger, je me suis vite fait dépasser / et c'est qui m'avait motivée m'a laissé le ventre vidé / Je n'suis qu'action...»

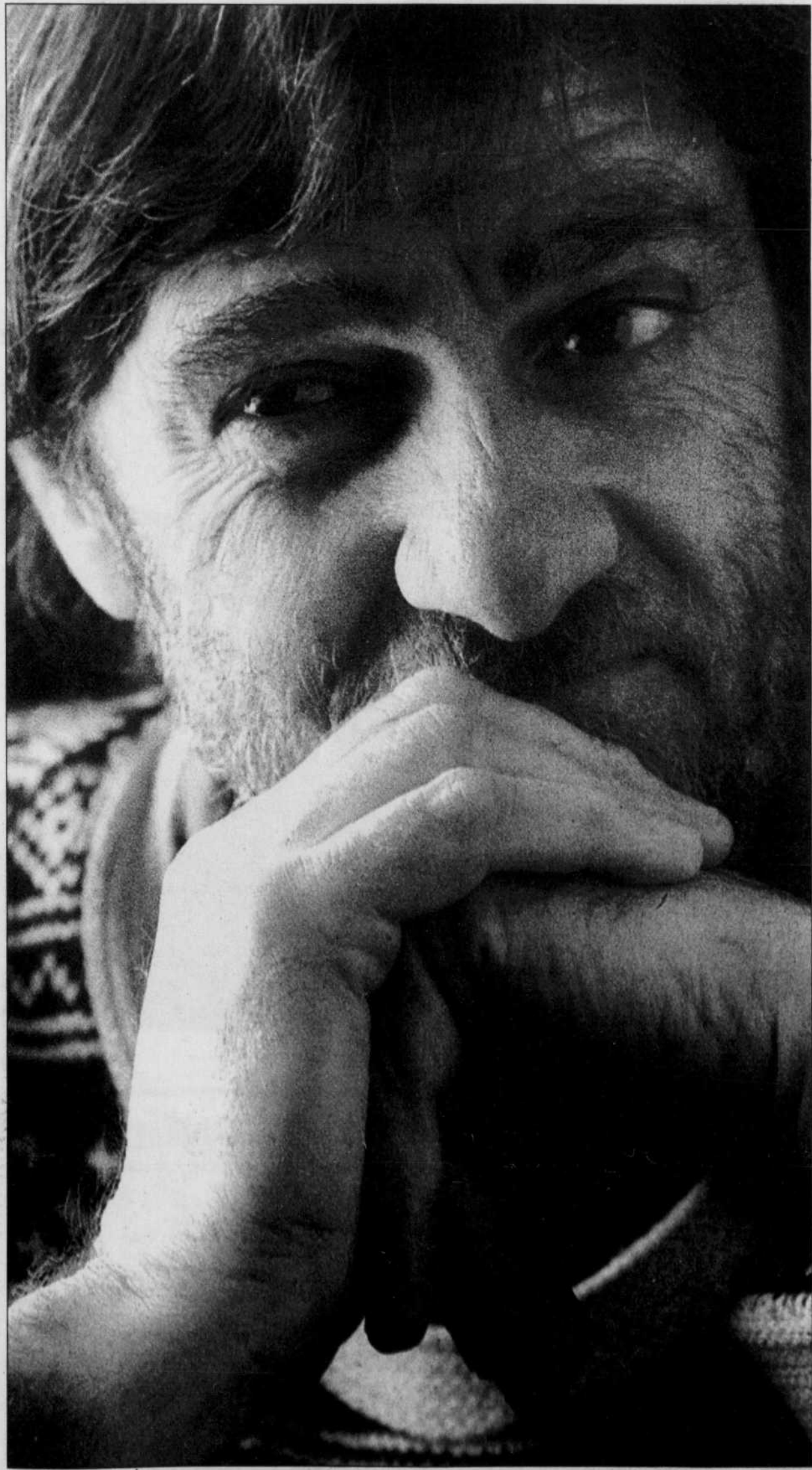
La poignante et immense *Méli-mélo-pée*, chanson de sept minutes «comme on en faisait dans le temps où c'était pas la radio qui disait combien de temps dure une chanson», s'achève sur des mots de même teneur, bons à méditer longtemps: «Le destin prend la vie, l'envoie paître / comme le chien tient en laisse son maître.» Plume est fier de ces mots-là. Mais précise avant d'en parler qu'il ne veut pas «avoir l'air prétentieux». Fier, mais humblement. «J'ai travaillé mon écriture pour qu'elle ne soit pas acérée, pour la rendre plus lumineuse, pour que chacun puisse trouver ce qu'il a à trouver entre les mots. Pour moi, c'est l'héritage des Jacques Brel, Aragon. Une réflexion qui respire en poésie.» Une réflexion sur la condition humaine qui, pour Plume, doit dépasser l'autobiographie. «Parler de la mort, ça rapporte avec le fait de vieillir, c'est tout. On voit partir du monde autour de soi, c'est sûr qu'on se demande à quoi tout ça sert.»

Et tout aussi naturellement, on revisite sa vie. Pas par nostalgie. Pas pour célébrer des ères glorieuses. Simplement pour mesurer la juste valeur de la mémoire. Ressentir la bonne chaleur du souvenir. «Comme y a autant d' dispersion dans la vie que dans les chansons / J'vous garde au chaud dans ma tête, comme dans une fête», chante-t-il à la fin de *Sans nommer d'un nom*, candidate d'office au panthéon des essentielles de Plume, de même force évocatrice que *Les Pauvres*, *La Piaule à Louis* ou *Le Cadeau*, chanson couchée sur une mélodie sobre et belle, où le grand échelas, d'un ton grave, passe en revue tous les gens qu'il croisa. «Tous ceux qu'on a rencontrés dans ces fulgurantes années / sont-ils vivants, disparus... esprits perdus? [...] Est-ce pour ne pas s'faire coincer dans son bagage / qu'on en vient à s'délester dans un virage? / Est-ce d'être trop près des gens qui nous rend, un jour, si distants? / Au point d'faire comme la marée... et s'retirer.» Avec le piano et le strumming de guitare acoustique, c'est beau à pleurer. «On a épuré la musique, aussi», ajoute Plume, content.

Ceux qui restent

Si Plume parvient ainsi à faire «l'our de son ombrage», c'est sans nul doute parce qu'il a su nourrir de saines fidélités. Tout le monde n'est pas au nombre des «disparus», bien au contraire. Les fans — sa «gang de ciboires» — sont là, salles partout pleines, et les indéfectibles de la première heure se mêlent aux jeunes pousses. «C'est ce qui me tient en haleine, tous ces p'tits culs qui s'intéressent à mes affaires.» Certains font de la musique, comme autant d'enfants disséminés: Mononc' Serge, Mes Aïeux, les Cowboys Fringants. Ses musiciens à lui, éternels Mauvais Compagnons, l'entourent encore et toujours d'aussi près que

VOIR PAGE E 2: PLUME



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Culture

ESSAI

Encore des mots

La distance qui sied au chercheur empêche Mario Leduc de s'émouvoir et, par là, de donner de manière palpable ce qu'il y a d'humain et d'humaniste chez Latraverse

PLUME LATRAVERSE
MASQUÉ / DÉMASQUÉ

Mario Leduc
Éditions Triptyque
Montréal, 2003, 226 pages

SYLVAIN CORMIER

Attention: thèse. Voilà un avertissement qui ne serait pas inutile. Au moins pour ceux qui ne savent pas que Triptyque publie à peu près tels quels mémoires, thèses et autres doctes études à propos de la chanson et qui, voyant ce *Plume Latraverse - Masqué / démasqué* chez leur libraire préféré, croiraient trouver là un livre sur notre Harrock'n'roll de la chanson du genre de la bio de Mario Roy sur Gerry Boulet. Remarquez, il y a «essai» en petits caractères sous le titre. Ça précise. Mais ça ne dit pas: thèse. Thèse déposée à l'UQAM sous le titre *Carnaval et carnavalesque dans l'œuvre de Plume Latraverse, auteur-composi-*

teur-interprète à deux faces. C'est écrit dans une note en plus petits caractères encore au bas de la page 224.

Je ne sais pas à quel point l'ouvrage a été re-travaillé (vulgarisé?) pour la publication. Je sais seulement que lire dans l'introduction que «nous verrons à la lumière notamment de la réflexion de Ruth Amossy sur le stéréotype et le mythe [...]» me barbe au lieu de me poiler et que les constants renvois à Bakhtine, Bergson, Freud et consorts me rappellent à quel point mes années d'études françaises sont loin, merci beaucoup. Cela établi, dans le genre thèse, c'est passablement lisible, même pour qui n'a pas lu de thèses depuis qu'on l'y obligeait. Il est même tout à fait intéressant d'étudier l'œuvre et la carrière de Plume Latraverse en tant que faux combat de souque à la corde jamais fini entre l'homme et le personnage.

«Tel Janus, Plume Latraverse est véritablement une figure à deux faces», écrit Leduc dans sa conclusion. Pas seulement bouffon, pas seulement sérieux, poète ou scatologique, ni sage ni fou, Plume se situe quelque part entre ces extrêmes, tout à la fois rocker ET chansonnier, sage ET fou, poète ET mardologue.»

Un défrichage

Mais si Leduc a fait ses devoirs et dûment épluché 30 ans de revues de presse (qu'il cite aussi abondamment que scrupuleusement, sinon pour un Patrick Gauthier, collègue du *Journal de Montréal*, devenu Authier en cours de route), si sa base théorique n'est finalement pas si lourde sur l'estomac, on aurait quand même apprécié une réécriture plus personnellement investie, reconnaître ça et là la marque d'un style. Leduc n'écrit pas mal, loin de là, et on lui sait gré de ne pas faire le Plume, mais la distance qui sied au chercheur l'empêche de s'émouvoir et, par là, de donner de manière palpable ce qu'il y a d'humain et d'humaniste chez Latraverse. La musique est aussi forcément négligée, hors des limites du champ circonscrit: on se contente ici du «recours caméléonesque à une panoplie de genres musicaux» (note au relecteur de l'ouvrage: on ne peut utiliser le mot «panoplie» au sens d'«éventail»), privilégiant l'aspect parodies et pastiches de l'œuvre aux dépens de l'émergence au fil des ans d'une véritable personnalité musicale, dans les arrangements comme dans les séquences d'accords. Dommage.

Applaudissons néanmoins ce livre pour ce qu'il est: un défrichage et une réflexion. Quiconque voudra un jour écrire la première véritable biographie de Plume Latraverse en sera reconnaissant.

PLUME

SUITE DE LA PAGE E 1

Springsteen son E Street Band. Djaci Marsan, Cholet Masson, Concho Gravel, Pistache Guillemette confèrent à *Chants d'épuration* une telle cohésion qu'on les croirait liés aux hanches. «J'ai la très grande chance de pouvoir faire vivre un band. Avec eux autres, je me promène dans mes chansons comme un aveugle sur le Métropoli-

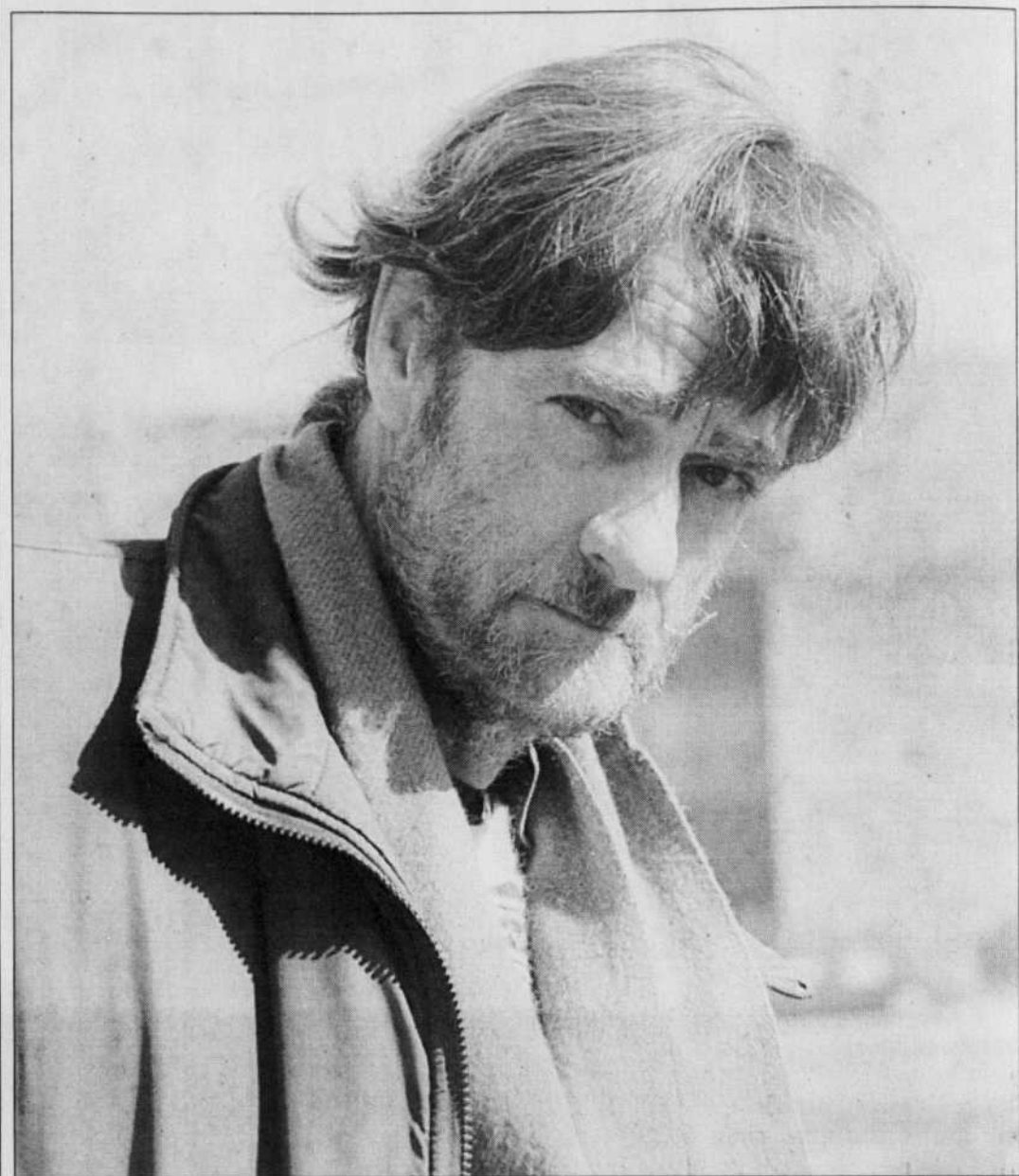
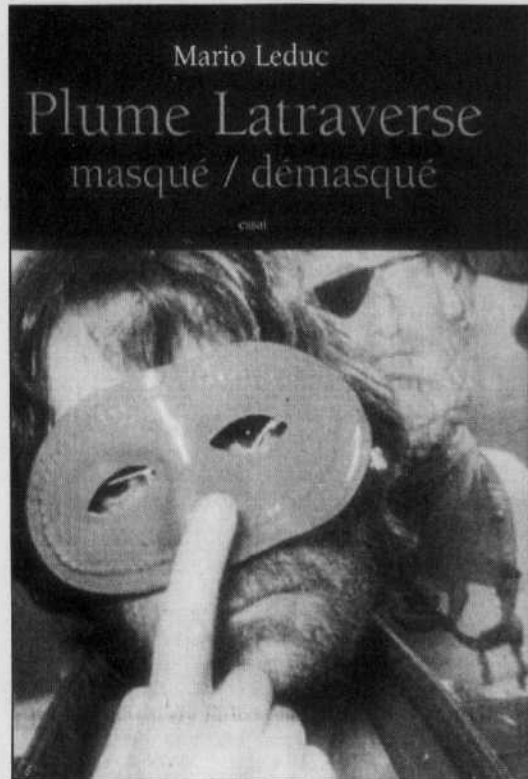
tain à l'heure de pointe.» Le bonheur, le vrai, est là. En famille. Famille au foyer. Famille de musiciens. «C'est bien de vieillir ensemble. Se connaître vraiment. On a eu le temps de tout se dire, de débâter, fait que maintenant, on se regarde dans les yeux et on n'a plus besoin de rien se dire. La musique part et on se suit.»

Ils se suivront les 29 et 30 avril et le 1^{er} mai à la salle Al-

bert-Rousseau de Sainte-Foy et remettront ça au Soda les 2 et 3 mai. «On va quand même se parler un peu de nos enfants.» Plume sourit, presque gêné. Un peu plus et on entrerait dans le jardin secret.

CHANTS D'ÉPURATION

Plume Latraverse
Disques Dragon (Sélect)



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Plume Latraverse: «J'ai la très grande chance de pouvoir faire vivre un band. Avec eux autres, je me promène dans mes chansons comme un aveugle sur le Métropolitain à l'heure de pointe.»

THÉÂTRE

BUREAUX

Venez voir le spectacle!

NOUVEAU!
Théâtre Expérimental

Auteur, metteur en scène et comédien
Alexis Martin

Seulement quelques places disponibles!

Julie Le Breton

Guyline Tremblay

Jacques L'Heureux

Miro

François Papineau

Stéphane Brulotte

Fait au Canada

Description	N° de réf.
Scénographie	Stéphane Longpré
Costumes	Catherine Gauthier
Éclairages et direction technique	Stéphane Jolicoeur
Musique	Michel Smith
Assistance à la mise en scène	Isabelle Gingras
Régie	Colette Drouin

Rencontres pluridisciplinaires sur l'identité culturelle

VOORUIT DANSE
EN AVANT
24 AVRIL - 30 MAI 2003

Territoires en mouvance

sous le haut patronage de l'UNESCO

25 et 26 avril 2003

2 jours dynamiques:
conférences, projections, danse et débat public

Avec:
Joël Des Rosiers, Paul-André Fortier, Gérard Bouchard, Marc Boivin (Québec)
Bogumil Jewsiewicki (Québec, Congo, Pologne)
Ludo Abicht, Christel Stalpaert, Pol Hoste (Flandre, Belgique)
Spôjmaï Zariab (Afghanistan, France)

Organisées par:
L'Agora de la danse, le Centre d'Arts Vooruit de Gent (Flandre), le Département de danse de l'Université du Québec à Montréal et le CELAT (Centre interuniversitaire d'Études sur les Lettres, les Arts et les Traditions)

Événement: 40\$ (régulier) / 20\$ (étudiants, aînés et membres du RQD)
Demi-journée: 20\$ (régulier) / 10\$ (étudiants, aînés et membres du RQD)

UNESCO Québec UQAM

L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE S14, S2S, 1S00
www.agoradanse.com

ESPACE GO

LA DEMANDE D'EMPLOI

VINAVER

MISE EN SCÈNE DE RENE DANIEL DUBOIS

du 8 avril au 3 mai 2003

VINCENT BILODEAU, KATHLEEN FORTIN, ISABELLE MIQUELON / CLAUDE PRÉSENT

Théâtre ESPACE

Billetterie: (514) 845-4890
Réseau Admission: (514) 790-1245

air Transat 15

La nature même du continent

DE Jean-François Caron MISE EN SCÈNE D'Antoine Laprise ASSISTÉ D'Annick Asselin

AVEC **Normand Daneau | Patrice Robitaille | Louise Bombardier | Paul-Patrick Charbonneau | Eveline Gélinas | Luc Proulx | Martin Desgagné | Steve Pilarezik | Sébastien Delorme**

LES CONCEPTEURS **Jean Bard | Claude Accolas | Stéphane Cloutier | Ludovic Bonnier**

du 8 avril au 3 mai 2003

PRÉSENTÉE PAR **BANQUE NATIONALE**

UNE CRÉATION DU **Théâtre Urbi et Orbi**
DIRECTION **Yvan Bienvenue, Sylvie Gagné**

ET DU **Théâtre d'Aujourd'hui**
3900, rue Saint-Denis, Montréal
www.theatredaujourd'hui.qc.ca
(514) 282-3900

DIRECTION **René Richard Cyr | Jacques Vézina | Gilles Renaud**

EN COLLABORATION AVEC **Hydro-Québec**

Du 25 mars au 26 avril 2003
DU MARDI AU SAMEDI À 20H30

À **ESPACE LIBRE** 1945 FULLUM MÉTRO FRONTENAC
ENTRÉE 18\$
RÉSERVATIONS 521-4191
espace libre

Prix réduit! 18\$!!!

OFFRE SPÉCIALE!
Obtenez un billet pour la pièce **Bureaux** et un souper à L'Américain pour seulement **40\$** TAXES INCLUSES.

UNE PRODUCTION DU **NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL**
www.nte.qc.ca
theatre@nte.qc.ca

NTE expérimental

LE DEVOIR

RESTAURANT **L'Américain**

Culture

THÉÂTRE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Cette pièce ne porte pas tant sur l'éclatement d'un couple que sur l'éclatement d'un conjoint qui passe par plusieurs paliers de décompressions correspondant aux phases de détachement que l'on connaît lorsqu'on traverse une rupture», explique Claude Meunier.

Péril en la demeure

Avec *Les Noces de tôle*, Claude Meunier signe une tragicomédie sur le couple

Après le succès faramineux de son téléroman *La P'tite Vie*, Claude Meunier a senti le besoin de se retirer pour se retrouver. Il revient maintenant au théâtre avec *Les Noces de tôle*, une pièce mise en scène par Denis Bouchard dans laquelle on retrouvera des interprètes de la «famille artistique Meunier». Cette nouvelle œuvre permet à l'auteur de renouer avec la veine tragicomique de sa pièce *Appelez-moi Stéphane*, créée en 1980.

SOLANGE LÈVESQUE

«Quand j'étais jeune, confie Claude Meunier, j'étais du genre renfermé et marginal; j'ai eu la chance de tomber dans la bonne gang, de rencontrer de grands comédiens qui ont créé un style et qui m'ont donné confiance en moi.» Des comédiens comme Marc Messier, Michel Côté et Pauline Martin, entre autres, et toute l'équipe de *La Fricassée*, une série jeunesse télévisée de Radio-Canada pour laquelle il écrivait des textes dans les années 1970. On sait le chemin parcouru par Claude Meunier depuis.

Une affaire de couples

Dans sa nouvelle pièce, un couple s'apprête à fêter ses noces d'argent; mais une annonce inattendue vient changer le métal précieux en tôle, et «les noces sonneront plutôt... la "quécannée"», explique Claude Meunier tout en remplaçant la petite figurine du marié tombée dans le glaçage du gâteau à trois étages qui trône sur la table. «C'est un accessoire important pour un 25^e anniversaire de mariage», fait-il remarquer.

A mesure que le téléroman *La P'tite Vie* évoluait, Claude Meunier réalisait que les histoires de couples y prenaient de plus en plus de place; c'est en écrivant les derniers épisodes qu'il a eu l'idée de cette pièce qui lui apparaît comme une tragicomédie, très distancée par rapport à *La P'tite Vie*. «J'étais frustré de n'avoir que vingt-deux ou vingt-trois minutes [commerciaux mis à part]; ce n'est pas suffisant pour approfondir les choses.» La pièce *Les Voisins*, reprise récemment chez Ducepte, a également contribué à lui redonner le goût de pousser plus loin son étude du couple. Mais c'est la comédienne Pierrette Robitaille qui a été le déclencheur ultime de l'écriture des *Noces*...

«C'est elle qui m'a stimulé et inspiré; j'ai un peu écrit la pièce pour elle. Pierrette est une interprète exceptionnelle et l'histoire met en scène des gens de sa génération et de la mienne, qui vivent dans un milieu très aisé. Ce ne sont pas des personnages caricaturaux; ils ne sont pas aussi absurdes que ceux des *Voisins*. Ils sont plus près du quotidien et du monde ordinaire.» Dans *La P'tite Vie*, Claude Meunier lançait dans une mêlée surréelle des archétypes plus grands que nature: «Il y avait un jaloux, un "cheap", un menteur, une schizo... Ils étaient joués à l'extrême, mais la vérité les rendait plausibles.»

Il a entrepris *Les Noces de tôle* en plein été, sans projet, sous le coup de l'inspiration. «J'ai terminé la pièce assez rapidement, mais je

l'ai beaucoup retravaillée pour atteindre à la plus grande authenticité. Elle ne porte pas tant sur l'éclatement d'un couple que sur l'éclatement d'un conjoint qui passe par plusieurs paliers de décompressions correspondant aux phases de détachement que l'on connaît lorsqu'on traverse une rupture», explique l'auteur. L'œuvre adopte une forme théâtrale assez classique; elle condense en une heure et demie six mois de la vie d'un couple. «C'était très important pour moi d'être vrai. Cette pièce traduit ma vision de ce qui peut arriver»

À la manière Meunier

On y verra plusieurs sortes de couples; certains croient encore à l'amour, d'autres sont désabusés. La pièce expose tous les angles, à la façon d'un bilan, elle explore différents points de vue que la vie à deux peut inspirer. «Un homme, par exemple, annonce à son épouse qu'il la quitte pour une jeune femme le soir même de l'anniversaire de leur mariage; le sujet paraît plutôt tragique de prime abord.» Il sera empoigné à la manière Meunier, c'est-à-dire révélé à travers la drôlerie et l'absurde

qui sont inhérents aux rapports humains, pour peu qu'on les envisage sous un certain angle et qu'on les mette en perspective.

Réconcilier le comique et le tragique requiert autant de doigté que de talent. «On a beaucoup échangé autour de la table lors des premières lectures. La pièce invite à la discussion. Elle est imprégnée d'ironie, avec une fin dure et crue. Les comédiens se sont beaucoup impliqués. D'un commun accord, ils ont fait le pari d'émouvoir.» La distribution a été composée avec la collaboration de Denis Bouchard. «Ils sont tous de ma famille», précise Claude Meunier.

Selon lui, le couple ne peut échapper complètement à la société de consommation dans laquelle il évolue. «On consomme aussi des conjoints, remarque-t-il. C'est peut-être un peu dur pour le public de passer du comique au tragique, mais ce sera possible grâce aux comédiens, qui sont des virtuoses de cet art. Et grâce à Denis Bouchard», à qui l'auteur fait totalement confiance. «Il a joué un rôle majeur depuis le début, orchestrant un jeu très dramatique tout en tentant de faire rire jusqu'à la fin, comme fait le cinéaste Ettore Scola.» Claude Meunier espère que la pièce émouvra les spectateurs. «Je suis convaincu, en tout cas, qu'elle va susciter des discussions dans les chaumières, comme elle en a suscité parmi nous.» Il affirme croire au bonheur; il croit que le couple peut permettre de vivre des moments extraordinaires. «La vie à deux n'en demeure pas moins une expé-

rience périlleuse, qui peut l'être davantage pour l'homme ou pour la femme selon les rapports de force qui se sont établis dans le couple, et selon les individus.»

D'être associé au genre comique n'embête pas Claude Meunier. «Somme toute, ça me fait plutôt plaisir. Les étiquettes que l'on peut m'accrocher me font rire. Par exemple: l'humour absurde.» Il n'est pas de ceux qui boudent leur plaisir: «J'adore faire rire; je me fais souvent rire moi-même quand j'écris des dialogues. On peut faire sentir par l'humour bien des choses qui seraient inaccessibles autrement.»

Le créateur et interprète de Pôpa fait son beurre de tous les sujets, ou presque. «On peut parler de tout, quand on fait de l'humour, sauf de la maladie: il est difficile de faire rire avec le cancer, le sida et... la religion!» Il a été très surpris de la réaction du public à la suite de l'émission spéciale de *La P'tite Vie* télédiffusée à Noël en 2002. «J'ai reçu des lettres de gens vraiment offensés... La crèche, on ne touche pas à ça!» Claude Meunier aime toutes les sortes d'humour, «de celui de Woody Allen, qui a le génie d'écrire sur lui-même, à celui de Bernard Haller en passant par des artistes aussi différents que Darryl Coull, Raymond Devos, Ionesco, Abbott et Costello... et Yvon Deschamps, qui réunit le tragique, le comique et le politique, et qui sait refléter parfaitement son époque.»

LES NOCES DE TÔLE

Théâtre Jean-Duceppe, du 16 avril au 24 mai.

Au bord du gouffre de la vacuité

LA DEMANDE D'EMPLOI

De Michel Vinaver. Mise en scène: René-Daniel Dubois. Décor et accessoires: Gabriel Tsampalieros. Costumes: Ginette Noiseux. Éclairages: Guy Simard. Musique: Michel Smith. Maquillages: Jacques-Lee Pelletier. Avec Claude Prigent, Isabelle Miquelon, Vincent Bilodeau et Katleen Fortin. À l'Espace Go jusqu'au 3 mai.

SOPHIE POULIOT

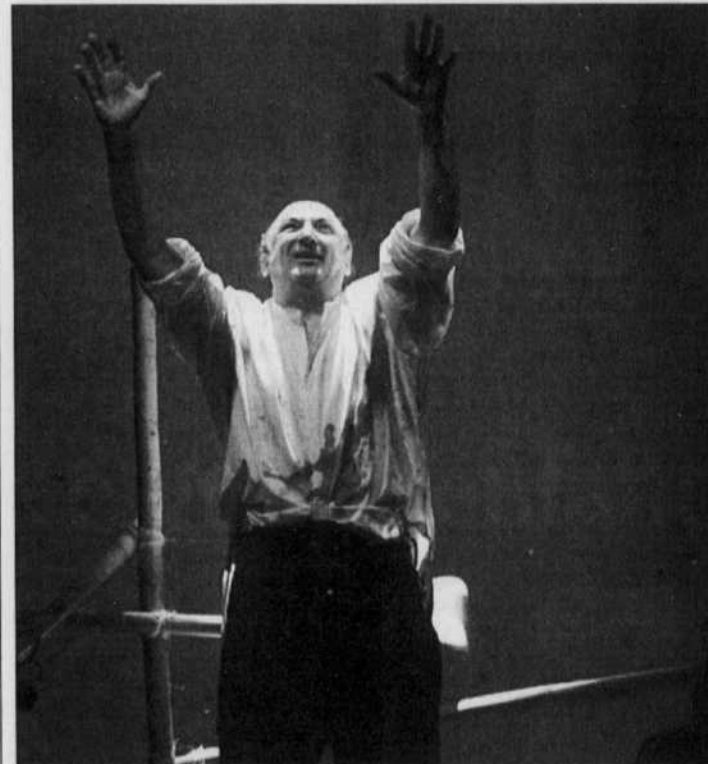
«On dort les uns contre les autres / On vit les uns avec les autres [...] Mais au bout du compte / On se rend compte / Qu'on est toujours tout seul au monde», a écrit Luc Plamondon. C'est de cette profonde solitude, de cette absence de véritables liens avec autrui, même avec les membres de sa famille, ainsi que de l'absence de valeurs humaines fondamentales que traite *La Demande d'emploi*. Il suffit que Fage, cadre supérieur dans le secteur de la vente, perde son emploi pour que rien n'aille plus dans son existence.

Écrite au début des années 1970, cette pièce de Michel Vinaver, sauf en ce qui concerne les personnages de la mère et de la fille, a étrangement peu vieilli. Le contemporain de classe moyenne aisée est toujours aux prises avec un vide ontologique sur lequel s'échafaude une vie précaire, tributaire du système économique dans lequel il s'intègre et par lequel il se définit. Et le plus triste de tout cela est que la jeune génération occidentale, si imbuée de matérialisme, de réussite à tout prix et d'individualisme qu'elle n'a ni temps ni intérêt pour la révolte ou la simple remise en question, est presque condamnée à connaître les affres décrites par Vinaver.

La pertinence de monter cette pièce ne peut donc être remise en question, pas plus, d'ailleurs, que le talent des acteurs choisis. Par contre, ceux qui estimaient que

Kean, la dernière pièce mise en scène par René-Daniel Dubois, manquait de subtilité pousseront les hauts cris devant ce tableau expressionniste composé d'un méchant homme d'affaires tout de noir vêtu, aux gestes de psychopathe mégalo-mane dignes d'un personnage de dessins animés, d'un pauvre homme dépassé par la société commercialement anthropophage qu'il a participé à créer — les veines des poignets ouvertes, il agonise d'un bout à l'autre du spectacle — et enfin d'une femme et d'une adolescente dont l'aspect est aussi caricatural que la psychologie de leur personnage, l'une étant assoiffée de sécurité, l'autre de rébellion.

Tous ces lurons évoluent isolément, perchés, dans un fragile équilibre, sur des rochers, métaphore de l'individualisme carnassier ambiant et du gouffre dans lequel ils sont menacés de tomber. Derrière eux se trouve le ciel, variant selon les différentes couleurs que lui insufflent les éclairages magnifiques de Guy Simard. Si l'absence de déplacement des acteurs peut ennuyer certains spectateurs, mentionnons tout de même que la structure du texte, où chacun lance ses répliques sans vraiment répondre à celles des autres ou encore attendre de réponse aux siennes, se prête tout de même bien à ce type de mise en scène. Certes, peut-être quelques mouvements supplémentaires auraient ajouté du dynamisme à l'ensemble, mais ce qu'il importe surtout de remettre en question, c'est le fait que Claude Prigent, en Fage, ait été incité à dire son texte constamment à bout de souffle, agonisant du début à la fin de la pièce. L'évocation du suicide comme symbole de la douleur extrême et insoluble est, au départ, aux antipodes de la subtilité, mais la façon dont cet élément est utilisé aurait beaucoup gagné à être davantage nuancé. Cela aurait sans doute permis à ce bon spectacle d'être meilleur.



SOURCE ESPACE GO

Claude Prigent, en Fage, a été incité à dire son texte constamment à bout de souffle, agonisant du début à la fin de la pièce *La Demande d'emploi*.

FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

10^e édition du 22 mai au 8 juin 2003

Humiliés et offensés Dostoïevski / Frank Castorf BERLIN La Trilogie des dragons Robert Lepage QUÉBEC First Night & And on the Thousandth Night Forced Entertainment SHEFFIELD ÜBUNG Josse de Pauw / Victoria GAND Purifiés Sarah Kane / Krzysztof Warlikowski VARSOVIE After Sun Rodrigo García MADRID Ricardo III Shakespeare / Mapa Teatro BOGOTÁ La Niada Homère / César Brie SUCRE Ojos de ciervo rumanos Beatriz Catani LA PLATA Incendies Wajdi Mouawad MONTRÉAL La Noirceur Marie Brassard MONTREAL L'Asile de la pureté Claude Gauthreau / Lorraine Pintal MONTREAL L'Éden Cinéma Marguerite Duras / Brigitte Haentjens OTTAWA Chekhov longs... in the ravine Tchekhov / Smith-Gilmour TORONTO Burning Vision Marie Clements / Peter Hinton VANCOUVER

NOUVELLES SCÈNES

Coincidence d'un potentiel infini Farine Orpheline Le requin blanc se multiplie Marcelle Hudon Problématique provisoire Julie Andrée T. Tragédie microscopique, Opus 17 Le frère de la sangsue Coming Home to Roost Lisa Rae Vineberg Le Boson de Higgs Le Groupe de poésie moderne

ÉVÈNEMENT FLAMBOYANT GRATUIT

Un peu plus de lumière Groupe F Quai de l'Horloge - Vieux-Port de Montréal - 31 mai à 22 h 30 En cas d'orages électriques et de vents forts: remis au lendemain

FORAITS HÉBERGEMENT 1-886-533-7848

INFO-FESTIVAL FORAITS FTA disponibles jusqu'au 10 mai (514) 871-2224

billetterie Articulée (514) 871-2224 1-866-844-2172

www.fta.qc.ca

514-790-1245 1-800-361-4595 ADMISSION.COM

ADMISSION

Culture

DANSE

« Les thèmes sociaux invitent à découvrir le mouvement tout comme une certaine conscientisation »



SOURCE CATHARSIS

D'une durée d'environ 50 minutes, *Locus Agitato* mise sur une prise de conscience à travers un style aussi fluide qu'instinctif.

Pour une démocratisation de l'art chorégraphique

L'art chorégraphique comme discours politique. Voilà tout un défi à relever. Pourtant, Sonia Racine et Anik Morneau ne reculent devant rien. Les directrices artistiques de la troupe Catharsis s'inspirent de thèmes sociaux afin de promouvoir l'échange ainsi que le questionnement le plus direct. Par l'intermédiaire d'une gestuelle énergique, *Locus Agitato* s'installe sur du concret.

DAVID CANTIN

À partir de mercredi, au Studio La Rotonde de Québec, le public devrait entrer en contact avec l'action, la colère, ainsi que les embûches du militant. Il y a d'ailleurs ce désir chez Catharsis « d'innover dans la recherche de nouvelles esthétiques corporelles et de défier les normes établies ». Avec sa formation d'institutrice communautaire de même que par son travail à Moisson Québec, Sonia Racine connaît assez bien le milieu des groupes populaires. Comme elle le mentionne, « le spectacle a d'abord pris forme par l'entremise du Fonds de solidarité des groupes populaires de la région de Québec, qui nous ont commandé une courte

pièce pour un projet bénéfique. Après coup, on a voulu élaborer une série de tableaux avec l'aide de sept interprètes féminins ».

Dans le cadre souple et créatif de Catharsis, on remarque que la danse n'est pas la formation académique principale de plusieurs de ses membres. On retrouve plutôt un réel besoin d'atteindre une certaine démocratisation du travail chorégraphique. Ainsi, Anik Morneau fait remarquer que « Catharsis s'affirme avant tout à l'image d'un creuset de création collectif où s'entremêlent la passion de la danse et ce besoin de communiquer une vision de l'être humain dans son environnement. Le but demeure aussi de provoquer, d'intéresser et de séduire le public, peut-être à

son insu, dans un univers chorégraphique qui rejoint les enjeux de la société actuelle ».

Interpeller le spectateur

Avec *Locus Agitato*, la réflexion se fait sous le signe d'une masse sociale qui se lève et affirme son droit à la dignité. Un message politique n'intervient toutefois pas de manière draconienne. Il s'agit d'abord d'un échange d'énergie avec les gens dans la salle. Selon l'une des chorégraphes, « on tente de transmettre des images, mais aussi d'approfondir l'idée de réseaux, de liens et d'échanges. On souhaite également faire passer le doute, de même que la remise en question à l'œuvre chez ces groupes ». D'une durée d'environ 50 minutes, cette chorégraphie mise sur une prise de conscience à travers un style aussi fluide qu'instinctif. De plus, Racine et Morneau préfèrent travailler sur une longue période de temps. « Cela fait presque deux ans que l'on élabore les multiples transitions à l'intérieur de *Locus Agitato*. Il est nécessaire de prendre un certain recul lorsqu'on traite d'un sujet comme la mondialisation ou la montée du néolibéralisme. Ce n'est pas évident en danse, sauf qu'on a besoin dans notre démarche de s'appuyer sur une thématique aussi rationnelle. On vise autre chose que simplement la performance technique ».

Comme les intérêts financiers passent avant la valorisation ou le bien-être de l'individu, *Locus Agitato* montre aussi le combat soutenu et actif d'une masse complexe. « C'est certain qu'on cherche à interpeller directement le spectateur. Le studio de La Rotonde permet ce type d'intervention. Par ailleurs, on varie beaucoup d'un enchaînement à l'autre. On tente d'évoquer le militantisme à travers ses nombreuses couches. Il serait futile de mettre en contact avec un regard unidimensionnel ». Un tel rayonnement peut aussi atteindre un public plus vaste. Selon Sonia Racine, « il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui découvrent la danse contemporaine avec Catharsis. Les gens ont besoin de repères. Les thèmes sociaux invitent à découvrir le mouvement tout comme une certaine conscientisation ». Une autre façon de dire que la danse se lève et proteste.

LOCUS AGITATO

Chorégraphie: Anik Morneau et Sonia Racine (en collaboration avec Nadine Davignon). Une présentation de Catharsis dans le cadre de la série Mouvements d'intimité de La Rotonde. Au studio La Rotonde, 310, boul. Lange-lier, Québec, du 16 au 19 avril.

CINÉMA

Un échec lamentable

Le cinéma d'Artus de Penguern manque de rythme, de vigueur, de style, de sorte que toutes ses promesses comiques sont englouties dans un cratère d'incompétence et de vulgarité

GRÉGOIRE MOULIN CONTRE L'HUMANITÉ

D'Artus de Penguern. Avec Artus de Penguern, Pascale Arbillot, Elisabeth Vitali, Serge Riaboukine. Scénario: Artus de Penguern, Jérôme L'Hotsky. Image: Vincent Mathias. Montage: Corinne Cahou, Christophe Martou, Claude-France Husson. Musique: Benoît Pimont. France, 2002, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Rien n'est plus éloigné de l'imaginaire français que les comédies outrancières anglo-saxonnes. En fait, seul Etienne Chatiliez se tire d'affaire dans ce domaine, et encore le fait-il parce qu'il a développé un style et un humour personnels, de surcroît très enracinés dans la culture française. Artus de Penguern, pour sa part, a du chemin à faire s'il veut forger son style et trouver le ton qui convient. En attendant, l'humoriste apprenti cinéaste plagie et singe *After Hours* et *Pulp Fiction* sans que sa propre contribution au genre, s'il y a lieu, ne s'affiche à l'écran.

Grégoire Moulin contre l'humanité n'est en fait qu'une comédie sinistrement bête et pas drôle, qui tente de faire rimer son mal-être avec les éclats sublimes de la comédie de Scorsese et les débilites rusées du film de Tarantino. Le récit s'articule (voilà un bien grand mot) autour d'un timoré de province, Grégoire Moulin (Artus de Penguern), mal armé pour les rigueurs de Paris, ses apparte-

ments trop petits, ses gens pressés et mesquins, ses environnements de travail déshumanisants. Comme prévu, le sensible Moulin bat de l'aile dans ce monde galopant. Le jour où a lieu la finale de la Coupe du monde de football, la frénésie qui s'empare de tous lui échappe et, en revanche, la guigne s'abat sur lui. Et dire qu'il a choisi ce jour pour tendre un piège amoureux à la belle maladroite d'en face (Pascale Arbillot), qui l'attend dans un café en lisant *Madame Bovary*.

Artus de Penguern ne manque pas d'humour, et même les plus grotesques de ses sketches ont du potentiel. Hélas, son cinéma manque de rythme, de vigueur, de style, de sorte que toutes ses promesses comiques sont englouties dans un cratère d'incompétence et de vulgarité. Le cinéaste n'aspire pas à grand-chose: dénoncer par l'absurde l'aliénation parisienne qui ne fait qu'une bouchée des pas-malins, exposer la bestialité de l'homme lorsque la frénésie du sport resserre l'étau sur ses croquignoles, formuler à travers un chapelet de péripéties absurdes, de ricochets dramatiques, de bals costumés et de coups de sort la promesse d'une histoire d'amour dont l'ambition ne dépasse pas celle qui unit Gaston Lagaffe et Mademoiselle Jeanne. Eût-il réussi à relever ce défi simple que *Grégoire Moulin contre l'humanité* nous aurait semblé périssable. C'est dire l'accablement qui nous afflige devant l'échec lamentable de ces minuscules ambitions.



SOURCE FUN FILMS

Grégoire Moulin contre l'humanité n'est en fait qu'une comédie sinistrement bête et pas drôle.

2 SOIRS SEULEMENT SUPPLÉMENTAIRE - 15 AVRIL

LA BIBLIOTHÈQUE

OU MA MORT ÉTAIT MON ENFANCE

L'Usine C présente la nouvelle création de GILLES MAHEU / CARBONE 14

« Maheu continue de marier une veine autobiographique, pleine d'images vibrantes, à des extraits d'écrits multiples. Mots graves, pesés, recueillis, qui sont présentés comme autant de portes ouvertes sur la compréhension du monde. »
Hervé Guay, LE DEVOIR, avril 2003

« La bibliothèque ou... est un bel objet, rempli de poésie, de douceur, de perles et de petits bonheurs fugitifs... »
Ève Dumas, LA PRESSE, mars 2003

« Gilles Maheu est un créateur essentiel. La bibliothèque ou... s'ajoute dans le palmarès de ses plus beaux spectacles. »
André Ducharme, Aux arts etc., Radio-Canada, avril 2003

JUSQU'AU 12 AVRIL

USINE C

521.4493 790.1245 www.usine-c.com

6 Métropolitain

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

la Reine de beauté de Leenane

DE MARTIN MCDONAGH TRADUCTION: FANNY BRITT
MISE EN SCÈNE: MARTIN FAUCHER

AVEC: MICHELINE BERNARD, DENISE GAGNON, JEAN MAHEUX ET JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Ce texte a le don de bouleverser et de faire rire aux éclats
- La Presse

Des comédiens exceptionnels de justesse - *ici*

Mise en scène parfaite. J'ai passé une soirée extraordinaire
- SRC, aux arts etc.

Micheline Bernard et Denise Gagnon narguent tous les abîmes et en triomphent - *Le Soleil*

15 AU 26 AVRIL 2003

RÉSEAU ADMISSION 4559, PAPINEAU - MONTRÉAL, QC
514.790.1245 ou www.theatrelalicorne.com
1.800.361.4595 514.523.2246

LE DEVOIR LA LICORNE

EN TOURNÉE: 12 avril, Valleyfield / 29 avril, Saint-Laurent / 2-3 mai, Le Bic / 8-9 mai, Gatineau / 13 mai, Outremont / 17 mai, Terrebonne

Culture et télé pour ne rien manquer

L'AGENDA chaque samedi

Culture

CINÉMA

À pas feutrés

Claude Berri propose un film sur l'attente et l'entre-deux, où tout est possible, où rien n'est définitif

UNE FEMME DE MÉNAGE

Écrit et réalisé par Claude Berri, d'après le roman de Christian Oster. Avec Jean-Pierre Bacri, Emilie Dequenne, Brigitte Catillon, Jacques Frantz. Image: Eric Gauthier. Montage: François Gedigier. France, 2002, 88 minutes.

MARTIN BILODEAU

Claude Berri est un homme difficile à cerner. Redoutable en producteur de blockbusters (*Astérix & Obélix*), bon faiseur dans les grandes adaptations (*Jean de Florette* et *Manon des sources*, *Uranus*, *Germinol*), le réalisateur de l'émouvant *Tchao Pantin* avait eu, on s'en souvient, la main moins heureuse il y a trois ans avec *La Débandade*, comédie maladroite sur les difficultés érectiles d'un mari autrement sans reproche.

On ne sait pas quels reproches ont conduit l'épouse de Jacques (Jean-Pierre Bacri) à le plaquer pour un autre dans *Une femme de ménage*, tiré du roman du même nom de Christian Oster (Editions Minuit). Toujours est-il que depuis, il évolue tel un zombie entre son boulot d'ingénieur du son dans un studio de jazz et son appartement chaque jour plus sale que le précédent. Au moment de se reprendre en main, il fait appel à Laura (Emilie Dequenne, l'héroïne de *Rosetta* des frères Dardenne), une jeune femme de ménage (ou du moins qui s'improvise telle) qui finit par se montrer si indispensable que Jacques accepte qu'elle vienne s'installer chez lui le temps qu'elle trouve à se loger. Du coup, son lit devient une prévisible arène de plaisirs. Elle s'y incruste, lui batifole en attendant. Leur sort amoureux et les malentendus de leurs destins de solitaires se régleront sur les plages bretonnes.

Berri avance à pas feutrés dans cette histoire, regarde avec



SOURCE CHRISTAL FILMS

Jacques fait appel à Laura, une jeune femme de ménage (ou du moins qui s'improvise telle) qui finit par se montrer si indispensable que Jacques accepte qu'elle vienne s'installer chez lui le temps qu'elle trouve à se loger.

une émotion discrète deux solitudes s'unir, un amour thérapeutique naître puis se dissoudre une fois les plaies guéries, sans laisser voir qu'il tire lui-même les ficelles. Film sur l'attente et l'entre-deux, où tout est possible, où rien n'est définitif, *Une femme de ménage* repose sur une métaphore (le ménage intérieur) plus

riche à l'écrit qu'à l'écran. Qu'à cela ne tienne. Rompu au refrain de la crise de la cinquantaine, voire se raffinant dans son étude du thème, Berri scanne le paysage intérieur de ses deux personnages à 20 ans d'écart, illustre par des menus détails la fonction strictement mécanique qu'ils ont l'un pour l'autre.

Il le fait cependant au sacrifice des personnages qui entourent le tandem, à commencer par l'excellente Brigitte Catillon en amie de Jacques, elle aussi éprouvée par la rupture amoureuse et dont le rôle est trop symbolique pour s'inscrire dans le corps du film. Force est de reconnaître que l'axe Bacri-Dequenne est très

fort et que, par conséquent, tout ce qui lui est extérieur passe pour étranger et malvenu.

Bacri offre ici une déclinaison inédite du grincheux qu'on l'a vu défendre maintes (*Un air de famille*) et maintes (*Kennedy et moi*) fois. La Belge Dequenne, infortunée gagnante en 2000 du très contesté prix d'interprétation

féminine à Cannes (pour *Rosetta*), prouve qu'il n'y a pas eu erreur sur la personne et qu'elle est un atout pour le cinéma européen. La jeune comédienne de 22 ans donne le ton, sobre, délicat, limpide, souriant aussi, de ce film aux fréquences d'émotions et de mystère habilement modulées par Claude Berri.

DE LA PHOTOGRAPHIE À LA PEINTURE

Suzor-Côté
Un film de Serge Giguère

précédé du court métrage
Parfum de lumière
un film de Serge Clément

Des œuvres photographiques de Serge Clément seront exposées sur place.

DEUX PRODUCTIONS DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA

À l'affiche du 11 au 18 avril à 19 h
Supplémentaires les 12 et 13 avril à 16 h

Cinéma ONF
1564, rue Saint-Denis
Métro Berri-UQAM
Tél. : (514) 496-6895

ONF

Impressionnismes croisés

SUZOR-CÔTÉ

Documentaire de Serge Giguère. Image: Serge Giguère. Montage: Louise Dugal, Diane Carrière. Musique: Pierre Desrochers. Canada, 2002, 61 minutes.

PARFUM DE LUMIÈRE

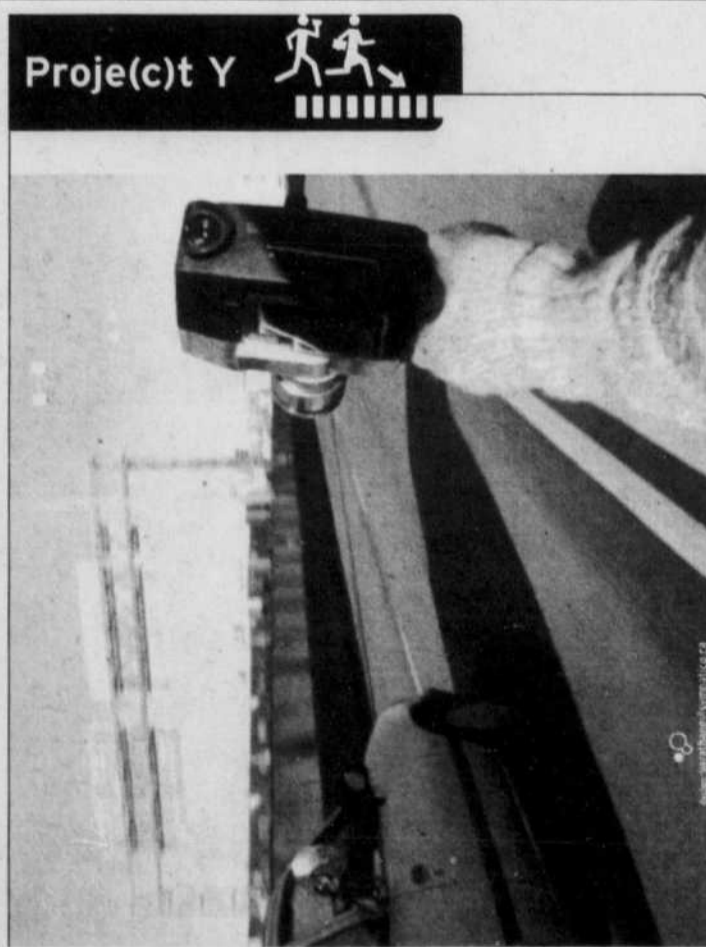
Essai d'animation de Serge Clément. Image: Serge Clément. Montage: Fernand Bélanger. Musique: Jean Derome. Canada, 2002, huit minutes.

MARTIN BILODEAU



SOURCE ONF

Le traitement de Giguère est délibérément impressionniste, le cinéaste cherchant davantage à capter un esprit qu'à faire le bilan d'une vie.



Proje(c)t Y



LE MEILLEUR DU CINÉMA UNIVERSITAIRE QUÉBÉCOIS

PREND LA ROUTE

vendredi 18 avril
samedi 19 avril
dimanche 20 avril

15h10 et 21h35
tarif spécial : 6\$

www.projet-y.org

EX-CENTRIS

3536, boul. Saint-Laurent, Mtl
Billetterie (514) 847-2206

CINÉMA PARALLÈLE

La vie du peintre Suzor-Côté présente pour le documentariste Serge Giguère (*Oscar Thiffault*, *Le Roi du drum*, *9, St-Augustin*) des échos bien personnels. Le peintre comme le cinéaste sont en effet issus des Bois-Francs et tous deux ont bâti leur imaginaire en posant leur regard sur l'autre.

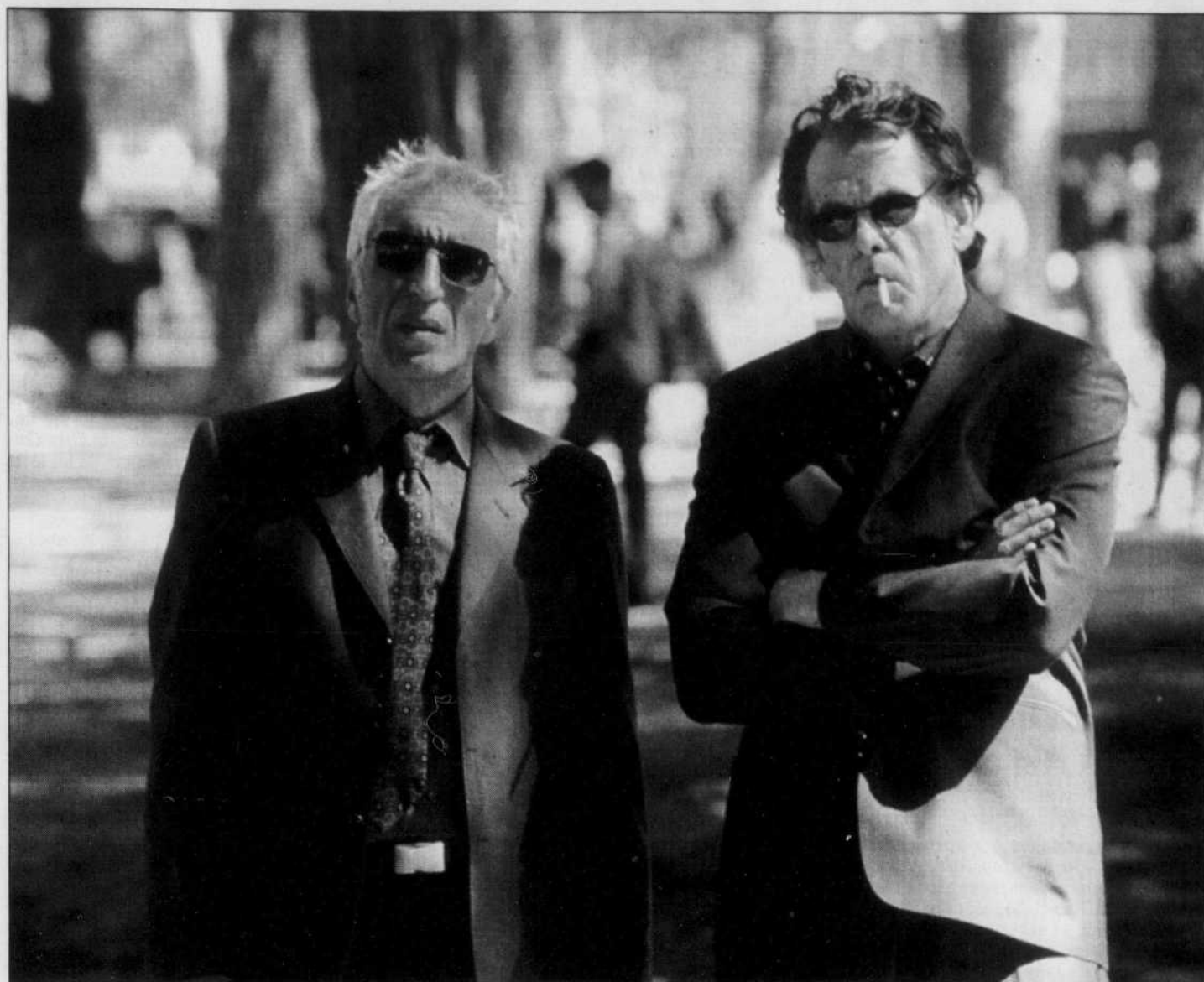
Le documentaire *Suzor-Côté*, que le Cinéma de l'ONF programme du 11 au 18 avril, fait se croiser leurs deux regards au fil d'une enquête biographique qui couvre l'ensemble de la vie du peintre né en 1869 à Arthabaska et décédé en 1937 à Daytona Beach, en Floride. Le peintre dont on dit qu'il a adapté l'impressionnisme à nos paysages et annoncé la révolution picturale de l'après-guerre nous est révélé à travers les témoignages de fils et de petits-fils de ceux qui l'ont connu et sont dépositaires de bribes de sa mémoire, à travers aussi les recherches d'un historien de l'art (Laurier Lacroix), enfin à travers la correspondance du peintre avec Rodolphe Duguay, qui fut son unique élève.

Le traitement de Giguère est délibérément impressionniste, le cinéaste cherchant davantage à capter un esprit qu'à faire le bilan d'une vie. Brillant portraitiste, Giguère ne fait hélas pas de lui-même un personnage de très grande dimension, et l'enquête pourrait, sans rompre avec les conditions qu'il s'est imposées, exister sans son «je».

Le court métrage d'animation *Parfum de lumière*, présenté en complément de programme à l'ONF, parle aussi au «je», mais un «je» qui s'égare comme l'identité des individus dans le dédale de Hong-Kong. Rassemblant, superposant et mixant les photos en noir et blanc de la mégapole qui composent son ouvrage du même nom, le photographe Serge Clément nous invite à vivre une hallucination méditative dans laquelle les regards, le sien comme le nôtre, semblent se dissoudre. Il y a à quelque chose d'inquiétant dans cette perte de contrôle du sens de ce qu'on regarde et Clément, qui n'en est pas dupe, fait durer le malaise, peut-être plus longtemps que nécessaire.

Culture

CINÉMA



The Good Thief n'est pas l'œuvre la plus originale de Neil Jordan, le cinéaste de The Crying Game et de Michael Collins.

Film noir et nouvelles marges

THE GOOD THIEF (LE DERNIER COUP DE MONSIEUR BOB)

Réalisation et scénario: Neil Jordan, d'après *Bob le flambeur* de Jean-Pierre Melville. Avec Nick Nolte, Tcheky Karyo, Said Taghmaoui, Nutsa Kukhianidze, Gérard Darmon, Emir Kusturica, Ralph Fiennes. Image: Chris Menges.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

En adaptant très librement le film noir *Bob le flambeur* que Jean-Pierre Melville avait réalisé en 1956, l'Irlandais Neil Jordan montre à quel point la société et son rythme de vie ont changé en près d'un demi-siècle. Le Montmartre de la marge qui abritait le héros est devenu une trappe à touristes. Si bien que Jordan a déplacé l'action en entier sur la Côte-d'Azur, changeant aussi bien des péripéties. Le rythme est désormais trépidant, le langage cinématographique plus ha-

churé. L'univers du crime s'est modernisé, comme tout le reste.

The Good Thief n'est pas l'œuvre la plus originale du cinéaste de *The Crying Game* et de *Michael Collins*. Il est bien exécuté mais se révèle sans grande personnalité. Jordan est un réalisateur qui saute aisément d'un style à l'autre. Cette fois-ci, il a cherché à épouser les formes du film noir tout en rendant hommage à un genre qui a trouvé son apogée en France au cours des années 50. Cela dit, de l'œuvre de Melville, il ne reste en bout de piste pas grand-chose, à part les profils principaux et le gros de l'histoire. Flotte aussi l'ombre d'une force mystérieuse qui va et vient: la chance.

Entre Nice et Monte-Carlo, on suivra le chemin de Bob (Nick Nolte), un joueur impénitent doublé d'un héroïnomane, qui perd sa vie et son argent en mauvaise compagnie. Ajoutez à son voisinage un policier désabusé (Tcheky Karyo) et une jeune femme russe qui vend et prête ses charmes (Nutsa Kukhia-

nidze). Quant à l'ancien groupe de truands de Bob, il entend reprendre du service avec lui en dévalisant le casino de Monte-Carlo.

Distribution forcée

Le film collectionne tellement les acteurs à gueule de truand (de Nick Nolte à Tcheky Karyo en passant par Gérard Darmon et par le cinéaste Emir Kusturica, toujours cool en mauvais garçon nonchalant) que sa distribution en paraît un peu forcée. *The Good Thief* sent les besoins complés de la coproduction avec son casting international (français, britannique, américain), son décor français mais la langue anglaise en dominante.

Bien scénarisé tout de même, avec des péripéties qui ont gagné en complexité depuis *Bob le flambeur*, *The Good Thief* aborde avec une sorte d'humour noir sa faune de la marge. Les frontières entre bons et méchants ne tiennent guère. Le jeu, la prostitution, la chance, donc, mais aussi l'amour de l'art (des tableaux de

Picasso et de Matisse figurent au centre de l'intrigue) sont au nombre des thèmes abordés. Tout le monde est ripou, et le spectateur s'identifie allégrement au héros voleur.

La caméra plonge, s'agite, change d'angle. La Côte-d'Azur reçoit un traitement visuel qui l'avantage. C'est bien joué par à peu près tout le monde. Nick Nolte, avec sa présence et sa tête un peu cassée, épouse le profil du personnage principal. À ses côtés, Emir Kusturica, qui ne joue pas mais laisse l'action passer à travers lui, s'impose sans faire grand-chose. La jeune Nutsa Kukhianidze, en figure féminine traversant le film, manque de consistance, mais bon... *The Good Thief*, quoique morceau assez mineur dans la filmographie de Neil Jordan, porte sa marque d'humour grinçant. Mais le film ne deviendra sans doute pas un classique pour autant, comme l'avait été avant lui *Bob le flambeur*. Il lui manque un doigt de bizarrerie et de poésie, en somme.

DISQUES

Du death métal au chant tibétain

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Le concert de ce soir au festival *Vue* sur la relève, celui de la formation *Globe Glotters*, est l'aboutissement d'un drôle de parcours. Sébastien Croteau, son principal chanteur, tout sourire, nous a révélé qu'en sixième année, il portait au cou une croix à l'envers. Voyez-vous, celui dont on ne soupçonnerait pas d'avoir jamais fait mal à une mouche a été chanteur de la formation death métal *Necrotic Mutation*, après avoir gueulé à pleins poumons, à peine adolescent, pour la formation *Cervical Slot*. Aujourd'hui, le monsieur fait dans le chant tibétain et dans le chant de gorge inuit.

Non, de la même manière que Croteau, qui a été élu récemment à la *Guilde des musiciens du Québec*, n'a jamais imité *Ozzy Osbourne* en croquant des chauve-souris sur scène, il n'est pas devenu bouddhiste en épousant ses nouveaux choix esthétiques.

Il est allé beaucoup plus loin qu'*Ozzy* dans le côté sombre de la force, par contre. «*J'écrivais des textes ben nonos sur Satan, la religion, des meurtres, des décapitations, des corps qui explosaient. Ensuite, c'en est venu à des textes plus politiques et psychologiques. Aujourd'hui, ces thèmes sont complètement disparus. Je suis passé par là, j'ai grandi depuis.*» La croix retournée «*faisait peur à ben du monde, mais dans le fond j'étais pas plus méchant que n'importe qui. Je suis quelqu'un d'équilibré, de sensé, de doux même.*» Les critiques de *Necrotic Mutation* font souvent référence à la puissance de cette voix: «*Les gens se demandent comment un corps aussi frêle a pu sortir des sons comme ça*», pour surprendre celui qui décidément ne se prend plus au sérieux comme jadis.

Aujourd'hui, Croteau en rigole, même si *Necrotic Mutation* s'apprête à lancer sous peu son premier et dernier véritable disque (message aux fans: non, il n'y a pas de réunion officielle du groupe). Le plus drôle, c'est que, lorsqu'il parle, sa voix n'est pas très puissante et est loin d'être aussi grave que celle qu'on prête au démo 00000.

Sa voix, qui ferait fuir les génies du mal, Croteau l'a développée en autodidacte: «*Il n'y a pas de cours de chant death métal dans les universités. Tous les gens qui utilisent ce genre de voix là l'apprennent seuls. Il faut y aller prudemment, par essais et erreurs, mais les erreurs peuvent faire perdre la voix.*» Croteau a été influencé par les groupes américains, qui ont pourtant tous des noms à faire défriser Satan lui-même: *Cannibal Corpse*, *Suffocation*, *Morbid Angel*, *Carcass*, *Napalm Death*. «*En mettant une cassette et en écoutant la voix, j'essayais d'imiter ces voix pour les maîtriser. J'ai tenté de l'améliorer: les voix death sont tellement graves et difficiles à faire que souvent les chanteurs ne prononcent pas les paroles.*»

Aujourd'hui, celui qui dit qu'il a

moins de problèmes de voix que Céline Dion — sans faire attention, il n'a «*jamais eu de problème, jamais perdu la voix*» —, s'intéresse toujours autant au métal. Mais ses horizons lui ont permis de sortir des caveaux qu'il fréquentait autrefois. La musique expérimentale l'a appelé: il fréquente sur scène les musiciens de *Wetfish*, qui ont revisité les classiques du cinéma *Nosferatu* de Murnau et *Metropolis* de Fritz Lang. Mais les chants ruraux du Tibet et le chant de gorge l'ont aussi attiré. «*Même à la fin de Necrotic, j'ai commencé à intégrer le chant de gorge et le chant tibétain. Sur l'album qu'on va sortir, on va l'entendre.*»

«*De toute manière, le death est la version urbaine de ces chants traditionnels*», résume le chanteur. La comparaison peut étonner, mais Croteau y tient mordicus: «*La technique de voix est semblable, mais c'est sorti des villes plutôt. Mes années de death métal m'ont facilité l'apprentissage du chant de gorge et, inversement, le chant de gorge a amélioré mon death métal. J'ai travaillé les intonations, les résonances. La seule différence, c'est la pression d'air. Il y en a plus dans le death métal.*»

Croteau explique que, dans le death métal, il y a tellement d'air projeté dans la gorge que les fausses cordes vocales, que les femmes inuites utilisent aussi dans le chant de gorge, qui sont des amas de peau, protègent les cordes vocales, absorbent la vibration et font en sorte que la voix devient plus grave que grave.

Un des mentors de Croteau est aujourd'hui Bernard Dubreuil, «*la sommité du chant de gorge et du chant harmonique au Québec*». Il a suivi des ateliers avec des moines tibétains de *Drepung Loseling* et avec les gars de *Huun-Huur-Tu*, avec qui les *Globe Glotters* ont joué au dernier Festival de jazz, en plus de cours avec *Tran Quan Hai*, un des grands musiciens du monde oriental, et avec *Steve Sklar*, un Américain, chanteur et enseignant de *khômei*, ou de chant de gorge traditionnel de *Touva*, leader avec sa femme *Johnna Morrowdu* du groupe *Big Sky*. Les premiers contacts de Croteau avec le genre viennent du film *Baraka*.

Les *Globe Glotters* existent depuis 1998. Formation vocale au début, elle a accueilli des instruments anciens, des percussions, du didjeridoo. Le groupe est hybride: il intègre la voix death — «*qui est aussi complexe que le chant inuit à faire*» — ou le flamenco. Et il se promène du côté du Tibet, de la Mongolie, de la République de *Touva* et du *Nunavik*. Il est un des rares groupes à le faire, c'est donc à ne pas manquer sous aucun prétexte, ce soir ou plus tard. L'album devrait être prêt en juin.

Et dire que le monsieur a donné son premier concert à la basilique de Québec. *Ozzy* peut bien aller se rhabiller. À l'auditorium *Le Prévoist*, rue *Christophe-Colomb*, à 20h.

Codes chinois

LONG LIFE, HAPPINESS & PROSPERITY

Réalisation: Mina Shum. Scénario: Mina Shum et Dennis Foon. Avec Sandra Oh, Valerie Tian, Russell Yuen, Ric Young, Chang Tseng, Tsai Chin. Image: Peter Wunstorf.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Mina Shum, la cinéaste de *Double Happiness*, ouvre une rare et précieuse fenêtre sur la minorité chinoise au Canada. Grâce à elle, on découvre les codes d'une société à cheval entre deux mondes et deux nationalités. Elle allie l'humour au sens du drame et brosse une chronique de société à la fois tendre et un peu caricaturale, dans la lignée (en moins fort)

d'*Eat Drink Man Woman* d'Ang Lee.

Long Life, Happiness & Prosperity, le dernier film de Shum, compile tous les ingrédients qui composent la marque de la cinéaste. Elle s'attarde pourtant trop longuement sur ses personnages. Un montage plus nerveux aurait aidé sa cause; tel quel, son univers finit ici par ennuyer. D'autant plus que les segments qui s'emboîtent se révèlent d'inégale valeur. L'importance de la communauté, de la nourriture, des liens filiaux dans la société chinoise sont en exergue, mais aussi les nouveaux modes de vie empruntés au pays d'adoption.

Le film repose sur la volonté de l'héroïne de dix ans, *Mindy Ho* (*Valerie Tian*), de rendre sa mère célibataire heureuse. *Kin* (*Sandra Oh*) travaille toute la journée et exhibe une humeur massacrante.

La petite fille tentera de rapprocher cette triste mère de son collègue de travail *Alvin* (*Russell Yuen*) en suivant les voies magiques d'un livre taoïste. En intrigue parallèle, deux couples évoluent sous la caméra de Mina Shum. Un vieux gardien d'entrepot (*Chang Sen*) perd son emploi, tandis que sa femme (*Tsai Chin*) garde l'envie romantique de se rapprocher de son homme. Un boucher (*Ric Young*) obsédé par le père tyrannique qui l'a renié en Chine fait de son côté la vie dure à sa famille.

Le film est un hommage à la ville de Vancouver dont la caméra explore avec bonheur les rues tortueuses du *Chinatown*. *Long Life, Happiness & Prosperity* possède des qualités manifestes. La petite fille qui multiplie les incantations et les tours de magie afin de transformer la vie autour d'elle est vrai-

ment charmante et son interprète, délicieuse. *Sandra Oh* s'est vu offrir un personnage plus monolithique de mère hystérique qu'elle défend sans grande conviction. Le couple formé par l'homme au chômage et sa femme aimante est bien joué et on s'attache aux protagonistes. Par contre, l'histoire du boucher perturbé devient vite redondante et perd son intérêt, faute d'aliments renouvelés. Le rythme du film boîte, faute d'un scénario vraiment policé, et la chronique chinoise s'enlise mais plusieurs moments de grâce surgissent et le spectateur demeure habité par eux après le mot «*Fin*».



La formation *Globe Glotters*.

ARCHIVES LE DEVOIR

La Société de Musique de Chambre de Lachine et La Fondation Sault-Saint-Louis

Récital violoncelle et piano

Antonio Lysy, violoncelle
Élise Richard, piano
Œuvres de Ginastera, Brahms, Bach, Debussy

Dimanche, 13 avril 2003
à 15h30

au Pavillon de l'Entrepôt
2901, boulevard Saint-Joseph
à Lachine

Direction artistique: Élise Richard
ADULTES 25\$, ÉTUDIANTS 10\$

BILLETTS EN VENTE SUR PLACE

RENSEIGNEMENTS:
(514) 770-1410



En vente presque partout

Culture

VITRINE DU DISQUE

Ne donner que le meilleur

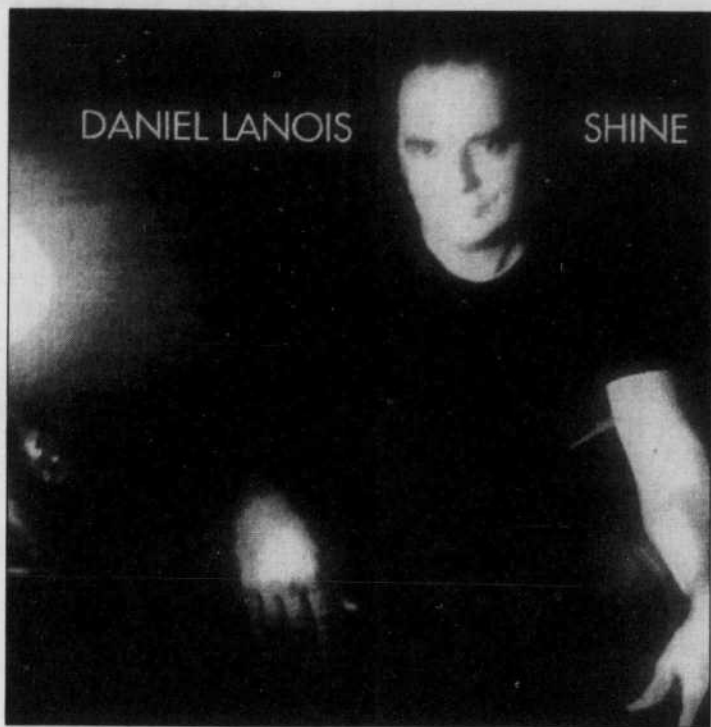
SHINE

Daniel Lanois
Epitaph

C'est plein, tout plein. Plein de sable comme un désert. Plein d'eau comme un océan. Plein de musique comme un disque où il ne manque rien. Et ils ne sont que deux pour ainsi remplir l'espace. Il y a Lanois aux claviers et aux guitares: l'électrique qui a ce son si sale, l'acoustique qui a ce son si doux, et surtout la *pedal steel* qui a ce son si pur. Puis il y a Brian Blade à la batterie. Il y a certes d'autres musiciens au générique, mais ils sont là seulement quand c'est vraiment nécessaire, c'est-à-dire pas souvent. Pareil pour les voix. Il y a Emmylou Harris qui vient dire merci au réalisateur de son magnifique *Wrecking Ball* en harmonisant avec lui dans la première chanson, *I Love You*, parce que c'est bien d'être à deux quand on se dit qu'on s'aime. Et il y a Bono en duo pour la deuxième chanson, *Falling At Your Feet*, ce qui est justifié aussi vu que la chanson est une collaboration Bono-Lanois (extraite de la bande sonore du film *The Million Dollar Hotel*) et que Bono n'est pas du genre à s'effacer.

Mais, à ces exceptions près, ce disque à la fois extrêmement épuré et extraordinairement riche est une sacrée démonstration: indéniement, à deux, on peut. Et même tout seul, on peut aussi. Tout évoquer, tout exprimer, tout peindre. Et la présence des pures merveilles instrumentales que sont *Transmitter*, *Space Kay* et *J.J. Leaves L.A.* prouve aussi que les textes mêmes sont parfois bien superflus. Leçon d'économie qui ne se veut évidemment pas une leçon: c'est plutôt l'aboutissement d'une idée. L'idée d'un disque entièrement satisfaisant, où il n'y aurait pas une seconde de remplissage. Un disque parfait, c'est-à-dire parfaitement au service d'une émotion musicale sans filtre. Lanois a fait très exactement le disque de chansons essentielles qu'il voulait faire depuis *For The Beauty Of Wynona*, en 1993, quitte à y mettre dix ans (entre les réalisations des albums des U2, Dylan et autres Willie Nelson), le composant de pièces choisies parmi des tas d'autres (de quoi remplir dix albums, répète-t-il en entrevue) et passant un temps fou à les épurer et à les enrichir. Ce disque est un *best of* dont les albums originaux n'existent pas.

Peut-être Daniel Lanois ne pourra-t-il se permettre qu'un seul album de cet impossible niveau de qualité en une vie, ce qui est un peu frustrant pour ceux qui se contenteraient volontiers



de disques un peu moins parfaits à tous les deux ans, mais bon. On écoute et on réécoute *Sometimes*, mélodie aussi prenante qu'idéalement servie, et on se dit qu'il a raison. Peut-être devrions-nous pareillement exiger l'impossible. C'est la vraie leçon de *Shine*. N'achetez que des disques qui respirent.

Sylvain Cormier

ÉLECTRO

CITY READING
Air/Baricco
(Virgin-EMI)

Depuis la parution française du roman *Soie*, Alessandro Baricco ne cesse de connaître un énorme succès en librairie. Il y a quelques mois à Rome, le duo Air allait même jusqu'à accompagner le romancier italien lors d'une lecture d'extraits de *City*. Il n'en fallait pas plus pour que ce *City Reading* franchisse, en peu de temps, les tablettes des disquaires. Audacieux de la part de Jean-Benoît Dunckel et Nicolas Godin, le projet séduit bien que le texte soit lu dans sa langue d'origine. En arrière-fond, on reconnaît le downtempo très *sixties* de Air qui se mêle agréablement à la voix de Baricco. Les arrangements subtils rappellent d'ailleurs l'excellente trame sonore du film de Sophia Coppola, *The Virgin Suicides*. Néanmoins, il est important de préciser que cet album n'est qu'une parenthèse avant de découvrir la suite éventuelle à *10,000 Hz Legend*. Une rencontre précieuse entre la musique et la littérature.

David Cantin

NUFONIA MUST FALL

Kid Koala
(ECW Press-Ninja Tune)

L'idée n'est vraiment pas bête. Plutôt que de refaire un autre *Carpal Tunnel Syndrome*, le Montréalais Kid Koala décide d'assouvir sa passion pour la bande dessinée. D'ailleurs, quelques-uns se souviendront peut-être que le DJ de Bullfrog avait inclus un bref survol de son travail graphique à l'intérieur de son premier album solo chez Ninja Tune. Grâce à *Nufonia Must Fall*, on a maintenant droit à un autre exemple du talent d'Eric San. Les gens d'ECW Press ont donné carte blanche à ce créateur pour le moins audacieux. La marche était haute, mais voilà que Kid impressionne de nouveau. Le dessin ainsi que la narration incitent au respect pour un autodidacte de la sorte. En l'espace de 340 pages, l'histoire tourne autour d'un robot-DJ qui tombe sous le charme d'une informaticienne. De plus, un mini-album d'une vingtaine de minutes accompagne un tel projet. Ces brefs interludes pour piano et scratches ne font qu'agrémente une lecture plutôt amusante. On aurait voulu une trame sonore plus longue, mais il y a surtout ce volume rempli de trouvailles visuelles.

D. C.

POP

THE SMELL OF OUR OWN

The Hidden Cameras
(Evil Evil-Outside)

Est-ce que The Hidden Cameras serait la prochaine merveille pop à sortir de Toronto? À l'écoute de *The Smell Of Our Own*, on a l'impression de découvrir un collectif à la recherche de mélodies baroques grandiloquentes. Quelque part entre la ferveur du gospel et une démesure folk, il n'est pas rare d'entendre de la harpe, un chœur, des cordes, ainsi qu'une gamme d'instruments inattendus sur cet album où la joie culmine. Avec l'aide du réputé Bob Wiseman de même qu'une bonne quinzaine de participants, le chanteur-compositeur Joel Gibb se laisse surprendre par l'euphorie des merveilles terrestres. Rappelant parfois la luxuriance de la fanfare texane The Polyphonic Spree, The Hidden Cameras chante des hymnes

naïfs à la gloire du jour. Au début de *Smells Like Happiness*, Gibb proclame simplement: «Happy we are when we choose to wear the blindfold / And mark our own day with a parade and a song.» Quelque chose d'assez unique est à l'œuvre durant *The Smell Of Our Own*. Après Broken Social Scene, est-ce au tour de ce grand ensemble de connaître un succès inattendu? Il faudra quand même surveiller de près The Hidden Cameras au cours de l'année 2003.

D. C.

CONTEMPORAIN

UN AUTRE DÉCEMBRE

Sylvain Chauveau
(Fat Cat-Fusion III)

Malheureusement, Sylvain Chauveau n'est pas encore très connu au Québec. Après avoir participé au deuxième album de *Below The Sea*, *Les arbres dépayseront davantage*, il revient cette fois avec *Un autre décembre* sur Fat Cat. Lorsqu'il ne verse pas dans le rock planant au sein d'Arca ou de *Micro:Mega*, ce jeune compositeur français élabore une musique pour piano aussi mélancolique que minimale. Après *Nocturne impalpable* et *Le Livre noir du capitalisme*, cette nouvelle tentative s'engage dans une suite de variations où le silence compte pour beaucoup. Les ambiances épurées rappellent autant Erik Satie que Mark Hollis. Toutefois, Chauveau se réclame davantage des plans somptueux de Robert Bresson. D'ailleurs, ces douze courtes pièces pour piano et contrastes électroniques laissent entrevoir un énorme potentiel. La fusion se fait peut-être parfois trop discrète. Il faudra d'ailleurs attendre le prochain album complet. Quelque peu répétitif, *Un autre décembre* demeure une introduction valable afin de mieux découvrir l'art de ce musicien expressionniste.

D. C.

COMPILATION

HOW TO KILL THE DJ

(PART ONE)

Artistes variés
(Tigersushi-Statik)

En ce moment, les soirées Kill The DJ au Pulp font la manchette en Europe. Ivan Smaghe et Fany Corral ont donc voulu injecter un peu de piquant dans les nuits parisiennes. Avec un flair indéniement, le label français Tigersushi met sur le marché une autre excellente compilation qui donne un aperçu de ces fêtes cadencées. Avec Ivan Smaghe derrière les platines, ce mix caribure à l'électro le plus sombre possible. Cela ne veut quand même pas dire qu'on tombe dans les excès un peu tristes du style néo-gothique. Il y a d'abord cette pochette qui fera beaucoup jaser: une imagerie biblique qui en dit long sur le phénomène. Malgré les apparences, la musique compte aussi pour beaucoup. Des extraits de *Captain Comatose*, *Digital Tongue*, *Soft Cell* ou *Queen of Japan* se succèdent avec brio. L'énergie n'arrête pas d'un cran. De plus, cette électro se réclame d'un esprit assez rebelle et glauque. Ceux qui ont apprécié le récent *DJ Kicks* du Montréalais TIGA succomberont à ce premier volume de *How to Kill The DJ*. La club culture à son meilleur.

D. C.

ROCK

ELEPHANT

The White Stripes
(Third Man Records-BMG)

Au début, on était prêt à jurer à l'arnaque. Qu'est-ce que Jack et Meg White préparaient encore? Le prochain Nevermind peut-être? Il s'est écrit beaucoup trop de choses à propos de White Blood Cells. Est-ce qu'on assistait vraiment à un nouveau phénomène rock issu de la ville des Stooges et du MC5? Désormais, The White Stripes reviennent plus fort que jamais sur *Elephant*. De loin supérieur au précédent, ce quatrième album prouve que le duo aura son mot à dire en 2003. Avec des chansons telles que *Black Math* ou *Ball And Biscuit*, ce rock torride va même jusqu'à défier le fameux *Orange* du Jon Spencer Blues Explosion. Moins explosif, on apprend surtout à découvrir d'autres facettes derrière le blues crade et le son immense des White Stripes. Difficile de faire mieux qu'*Hypnotise* avec Meg qui se défonce à la batterie. On trouve même une superbe reprise du *I Just Don't Know What To Do With Myself* du légendaire Burt Bacharach. En fait, le duo a réellement haussé la barre d'un cran afin de servir quelque chose qu'on attendait depuis fort longtemps. *Elephant* a le potentiel nécessaire pour aller très loin.

D. C.

PIG LIB

Stephen Malkmus and The Jicks
(Matador-Select)

Ancienne gloire du rock indépendant, Stephen Malkmus semble avoir perdu la main. Sur ce deuxième album avec son groupe maison The Jicks, on ne peut que constater les dégâts: une écriture débraillée qui s'étire sans grandes surprises. Plus que jamais, l'ancien Pavement cède à son propre bric-à-brac. Avec ce *Pig Lib*, on dirait qu'il accentue les fioritures ainsi que le côté brouillon de ce rock nébuleux. Mélange de prog anglais et d'obscure folk, cette musique reprend la trame surfaite de *Wooze Zwoee*. Sous l'emprise d'interminables solos de guitare, Malkmus déferle les mêmes histoires de perdants magnifiques qu'à la belle époque de *Crooked Rain, Crooked Rain*. On ne peut qu'entrevoir un certain essoufflement dans cette forme de chanté-parlé tordu à souhait. Un peu à l'image de Robert Pollard (Guided by Voices), le chanteur californien est devenu trop prévisible sur des pièces telles que *Vanessa From Queens* ou *Animal Midnight*. Caricatural comme effort.

D. C.

SUMMER SUN

Yo La Tengo
(Matador-Select)

Yo La Tengo n'a rien perdu de son flair. D'ailleurs, le trio d'Hoboken se raffine même avec le temps. Après le discret (mais très beau) *The Sounds Of The Sounds of Science* ou encore un hommage en vitesse à Sun Ra (*Nuclear War*), *Summer Sun* demeure un autre moment à savourer. Sur ces nouvelles chansons, on entend un groupe qui trouve l'équilibre parfait entre une légèreté pop et un rock plus subtil que la moyenne. Rappelant les angles mélodiques

de *Velvet*, cette sélection plane très haut grâce à une finesse harmonique, un décor minimal et quelques structures déformantes qui pointent vers le jazz. En compagnie de Roger Mountenot, Ira Kaplan, Georgia Hubley, de même que James McNew traversent les pires obstacles avec une aisance déconcertante. À l'écoute de l'irrésistible *Today Is The Day* ou l'épique *Let's Be Still*, on sent que Yo La Tengo cherche toujours avec cette passion inépuisable. On termine même sur une reprise country-folk du *Take Care* de Big Star. En spectacle, le 15 avril au Cabaret.

D. C.

UP THE BRACKET

The Libertines
(Rough Trade-EMI)

Depuis l'avènement des Strokes, les Anglais aimeraient eux aussi riposter. Bien sûr, la rumeur court déjà depuis quelques mois à propos des Libertines. En grosses lettres, la prochaine sensation dans le genre rock désinvolte. De plus, c'est nul autre que Mick Jones qui agit à titre de producteur sur *Up The Bracket*. Toutefois, on est loin de la force de frappe des Clash. Sur le plan musical, The Libertines s'inspirent sans grande originalité des Kinks, des Who, comme des Smiths. Les ficelles dépassent un peu trop, disons. En fait, ce quatorze de Londres mêle le rétro avec une arrogance facilement identifiable. Comment prendre au sérieux un tel brassage d'influences connues? On devine que The Libertines jouent pour marquer des points. Par contre, ces chansons à numéros ne parviennent qu'à jeter beaucoup de poudre aux yeux. Si Mick Jones croit avoir trouvé la résurrection des Clash, on lui souhaite plutôt de revenir au sein de Big Audio Dynamite. Dans le cas des Libertines, certains jubilent alors que d'autres détestent. Vous pouvez m'inclure dans la deuxième catégorie.

D. C.

FRANCOPHONE

LES EMBARRAS DU QUOTIDIEN

Melon Galia
(Grenadine)

C'est un fort joli titre que *Les Embarras du quotidien*. Il faut dire que la musique de Melon Galia n'est pas mal non plus. Cette formation belge arrive donc au Québec par l'intermédiaire de l'édition musicale montréalaise Grenadine. Formé à Bruxelles en 1995, ce quatuor préconise une pop où la nostalgie comme la mélancolie sont revendiquées ouvertement. Sur ce premier album, on découvre avec plaisir des voix cristallines ainsi que des arrangements diffus. Presque souriantes, ces courtes pièces invitent à une déambulation dans la vie la plus ordinaire possible. On n'a qu'à prendre un titre comme l'épaisseur d'un cheveu avec ses contours de bande dessinée. De plus, Mike Mogis (Bright Eyes) s'implique au niveau de la réalisation en compagnie du très talentueux Conor Oberst. D'ailleurs, ces berceuses ludiques ne manquent jamais de piquant. On invite aussi à feuilleter le livret qui cache un graphisme plutôt sympathique. *Les Embarras du quotidien* met en

VOIR SUITE PAGE E 10

SESSION PRINTEMPS 2003 depuis 1998
Début des cours le 14 avril 03

Afrique Mouvements

Nos Cours:
Dances africaines traditionnelles
Dances africaines populaires
Gumboot. Baladi. Salsa. Hip Hop
Chansons. Percussions (tam tam africain)

Nouveautés:
Cours de mise en forme
Cours de congas (tambour afro-cubain)

Noubliez pas le Jam animé et notre "Lounge" africain: Tous les vendredis à partir de 20h30

Centre d'arts & Ecole de danses et de percussions africaines
910 Jean-Talon Est, métro Jean-Talon
www.afrique-en-mouvement.ca (514) 270-6914

Hydro Québec présente **PRO MUSICA**

Série TOPAZE parrainée par Gaz Métropolitain

Le Quatuor Emperor, du Royaume-Uni

DIMANCHE, 13 avril 2003, 11 h.

Programme:
Quatuor en ré mineur, K. 421, de Mozart
Quatuor en fa majeur, de Ravel

Atelier d'éveil musical pour enfants de 5 à 10 ans, pendant les concerts
Coût 3 \$ par enfant; maximum, 35 enfants

Renseignements et réservations:
Pro Musica, 845-0532

Billets: 22 \$, 10 \$ (taxes et redevance en sus)

Cinquième salle
Place des Arts
Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pdm.qc.ca Réseau Admission 514 790 1245

GRAND CONCERT DU VENDREDI SAINT
18 AVRIL 2003 à 20 h

LISZT: MISSA SOLEMNIS, EN PREMIÈRE CANADIENNE
FAURÉ: REQUIEM

Leila Chalfoun, soprano
Corina Circa, mezzo-soprano
Guy Bélanger, ténor
Arto Muhendissian, baryton
Marcel Beaulieu, baryton

Chœur de l'UQAM
Orchestre de la Société philharmonique de Montréal
Direction: Miklós Takács

Église Saint-Jean-Baptiste, angle Rachel/Henri-Julien
Admission générale: 25\$, taxes incluses
Place des Arts: (514) 842-2112
Réseau Admission: (514) 790-1245
Et à l'entrée de l'Église, une heure avant le concert

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE présente

Esfir Dyachkov, piano
Sharon Rachelle Azrieli, soprano

AU PROGRAMME
Airs d'opéra et chansons russes
Samedi 12 avril à 20 h

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)
RÉSERVATION: (450) 229-2586

journal-montreal 1364, chemin Pierre-Péladeau (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

LE DEVOIR

DE VISU

ARTS VISUELS

Auras et autres signes

**RÉSISTER,
SE DISSOUDRE**
Marie-Claude Bouthillier
Galerie Occurrence
460, rue Sainte-Catherine,
espace 307
Jusqu'au 4 mai

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

À la galerie Occurrence, Marie-Claude Bouthillier poursuit sur la lancée de ses dernières grandes séries en même temps qu'elle introduit de nouveaux éléments dans sa pratique. Cette dernière oscille entre les acquis de la peinture abstraite et une approche nourrie par une figuration de plus en plus assurée.

Les œuvres présentées actuellement pourraient être vues comme chevauchant deux séries relativement distinctes. Premièrement, l'artiste étend à d'autres formes sa manière développée lors de séries précédentes. Sur ces œuvres, devant lesquelles nous sommes resté plutôt froid, Bouthillier écrit la peinture. Elle accumule à répétition les mêmes trois lettres, «mcb», ses initiales, selon le délicat filin d'une graphie sinuieuse qui à la fois remplit les formes et les délimite. Ainsi, ces lignes peuvent former en même temps une chevelure féminine et lui donner son mouvement comme ses volumes.

Dans les œuvres faisant état de la nouvelle manière que présente cette exposition, une manière, disons, plus délayée que la précédente et que l'artiste semble sur le point de développer davantage, les réseaux de lignes laissent la place à des taches plus ou moins régulières. Celles-ci s'organisent à l'occasion selon une grille bien visible. Ailleurs, elles constituent, selon le même principe qui anime les graphies précédemment décrites, des silhouettes plus organiques, des corps, que l'on suppose représenter celui de l'artiste.

De fait, l'artiste étaye autour de sa production un discours portant sur l'identité, une identité parfois trouble et glissante, et s'appuyant sur la notion de plus en plus large de l'autoportrait. Aussi est-il possible de reconnaître les nattes de l'artiste dans une des œuvres les plus importantes, du moins en ce

qui concerne les dimensions, *Se dissoudre*, une acrylique sur toile de 2003 où les traits de l'artiste ne sont plus suggérés que par des lignes simples, le contour d'un visage et l'ondulation d'une seule ligne, schématisée, qui suggère la chevelure.

Identité

Dans *Résister* (2003), l'artiste a recours à sa patiente technique de répétition de ses initiales. Les lettres, toujours les mêmes, celles qui «appartiennent» à l'artiste, a-t-elle déjà dit ailleurs, sont dessinées patiemment à la surface des tableaux. Le titre de l'exposition, *Résister, se dissoudre*, nous permettra à notre tour d'opposer quelque résistance à cette idée que, sur l'utilisation des initiales, repose une réflexion sur l'identité.

La relation entre cette signature et l'identité est en effet terriblement mince. On préférera croire qu'il n'y a rien de plus éloigné d'une identité propre que les initiales. D'une part, rien n'est plus falsifiable, donc impropre à être porteur d'une identité distinctive, que des initiales. On pourra se rabattre sur d'incertaines notions de calligraphie ou encore fétichiser, comme l'a fait souvent l'histoire de l'art, la signature de l'artiste comme dépositaire de ses secrets. Or, aucune de ces avenues ne nous apparaît satisfaisante.

Au contraire, l'extrême répétitivité du geste de l'artiste introduit une dimension presque hypnotique, visible dans la forme, qu'il est possible d'envisager en songeant au processus de fabrication de la toile. La répétition efface l'individualité. Les traces laissées sur la toile ne deviennent plus que les résidus du geste, et la ritournelle s'avère usée. C'est peut-être là, dans cette dissolution extrême de l'identité à travers la répétition du même geste, que le second terme du titre se retrouve: *Se dissoudre*. Mais l'affaire reste mince.

Auras

Là où à notre avis l'exposition engage des propos plus intéressants, c'est dans les œuvres où cette écriture laisse la place à une autre, plus évasive. À la surface de toiles de petits formats, Bouthillier a laissé des traces au statut terriblement plus ambigu. Sorte d'auras, ces émanations colorées, ces auréoles qui flottent autour des corps représentés (parfois elles se retrouvent aussi sur des œuvres où le corps est évincé), rendent une énergie autrement plus intrigante que celle déployée à signer et signer encore la toile.

Cette sorte de matière astrale ou de fluide vital est rendue visible par l'artiste en diluant ses pigments. Ces traces délayées, sur le point de se dissoudre (encore), ont ceci de particulier qu'elles ne flottent plus autour des figures mais qu'elles les ont rongées, dévorées, pour donner l'impression qu'elles se sont fondues à elles. Ainsi, ces petites particules énergétiques deviennent les êtres eux-mêmes.

Cette approche peut faire référence à un épisode de plus en plus documenté de l'histoire de la photographie. En effet, elles ont ce caractère trouble des images spiritiques produites à la fin du XIX^e siècle par certains photographes médiums qui ont produit très sérieusement des images d'auras ou d'ectoplasmes. En cela, ces formes presque liquides ou comme faites d'éclats d'une sombre lumière parviennent à déployer des tensions d'ordre psychologique plus fortes que le questionnement sur l'identité présument supporté par l'autre manière.

Les deux séries ont en commun de parler du corps, celui de l'artiste au travail comme celui qu'elle représente sous le mode de l'autoportrait. Elles forment un corpus d'œuvres relativement cohérentes, ces séries, mais une des deux est sensiblement moins racoleuse que l'autre.

PIERRE BLANCHETTE**Résonances**

Tableaux récents

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

GALERIE BERNARD

5e anniversaire

Exposition du 22 mars au 19 avril 2003

Choix d'œuvres des artistes de la Galerie

(nouvelle adresse)

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

19 AVRIL - 8 JUIN 2003

La Méthode et l'extase
RICHARD BAILLARGEON
MICHEL CAMPEAU
BERTRAND CARRIÈRE
COMMISSAIRE: MARTHA LANGFORD

HELGA SCHLITZER
Jardin de cristal

Hommage à
FRANÇOISE LABBÉ
(1933-2001)

VERNISSAGE le samedi 19 avril 2003 à 15 h

LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL
23, RUE AMBROISE-FAFARD
BAIE-SAINT-PAUL (QUÉBEC) G3Z 2J2
T. (418) 435-3681
F. (418) 435-6269
www.centredart-bsp.qc.ca cartbstp@charlevoix.net
Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 17h

COMMANDITÉ PAR : VILLE DE BAIE-SAINT-PAUL, VIA RAIL, GOUVERNEMENT DU QUÉBEC



Sans titre, 2003, de Marie-Claude Bouthillier.

SOURCE YAN GIGUÈRE

g a

Galerie d'Art

Le dur désir de durer
du 20 mars au 26 avril

L. Bellefleur, A. Pellan, J. de Tonnancour, M. Barbeau, P.-É. Borduas, M. Ferron, P. Gauvreau, F. Leduc, J.-P. Mousseau, J.-P. Riopelle, L. Belzile, J.-P. Jérôme, P.-V. Beaulieu, J. Carreau, R. Letendre, J. C. Villalonga, Frère Jérôme.

5157, boul. Saint-Laurent, Montréal (514) 279-4247

Culture et télé
pour ne rien manquer

L'AGENDA
chaque samedi

BRUCE ROBERTS
Citadins

Jusqu'au 23 avril 2003



Rencontre avec l'artiste aujourd'hui, de 15 h à 17 h



La galerie du Victoria Hall
4626, rue Sherbrooke Ouest, Westmount
(514) 989-5226

Exposition du 18 mars au 8 juin 2003
Inauguration le 16 avril à 14h

Exposition produite en
collaboration avec
Finances, Économie
et Recherche
Québec

Techno
Quebec

une exposition
consacrée à la
promotion de
technologies
québécoises
reconnues
mondialement

Musée J. Armand Bombardier

1001, avenue J.-A.-Bombardier, Valcourt
(450) 532-5300 www.museebombardier.com

Fondation J. Armand Bombardier

IBM

Musée
de la culture
et des sciences

Culture

Au delà de l'image

Mon confort d'assise s'est tout au long du conflit en Irak mêlé de mauvaise conscience et de fascination. J'ai la tête pleine, comme la vôtre sans doute, de soldats triomphants, de membres coupés, de bâtiments désintégrés, de corps gisants.

À partir des premiers bombardements jusqu'aux hoquets d'agonie du régime irakien, j'ai vu le sable brouiller les objectifs des caméras, les dômes du palais bagdadi scintiller au soleil, la soldatesque voiler une statue de Saddam d'un drapeau américain, la foule piller les bâtiments administratifs. J'ai vu toutes les chaînes télé présenter les mêmes scènes en chœur jusqu'à la nausée. Comme vous, comme eux aussi. La solidarité de l'image, ce n'est pas rien, quoique bête comme chou.

Tu te rappelles le jour du petit gars sans bras? me demandera quelqu'un dans un futur indéterminé. Et le jour de la statue déboulonnée? Et celui des journalistes tués? Tu parles si je me rappelles...

Nous voilà mûrs pour lire *Regarding The Pain Of Others*, le dernier essai de Susan Sontag. Parce qu'on n'est pas bombardés impunément de pareilles images sans devenir un consommateur du happening de la guerre. La proximité des balles sans le risque. Le confort devant les bombes. Suffit!

De l'avis de l'essayiste américaine, toutes ces théories sur la société du spectacle s'échafaudent dans des «zones de bien-être où les gens ont le douteux privilège d'être spectateur, ou de refuser de l'être, de la souffrance des autres». Elle dit: «Honte à nous!» Et elle a bien raison.



Odile Tremblay

Au début de la semaine, zappant entre les images de guerre, j'ai attrapé au vol une entrevue de Susan Sontag. Son beau visage un peu androgyne, son regard lumineux, ses propos si intelligents semblaient comme un baume sur les scènes de propagande ingurgitées au quotidien. Elle évoquait son séjour à Sarajevo en pleine guerre de Bosnie, parlait de tout ce qui se cache derrière le regard posé sur la peine d'autrui. Elle disait la nécessaire identification du voyeur à la victime et le chemin de réflexion pour y parvenir.

Que va-t-il rester de cette guerre quand toutes les statues auront été déboulonnées, tous les palais pillés, toutes les ruines rasées, tous les blessés recousus, tous les morts enterrés? La photo du visage d'un enfant sans bras au corps brûlé, avec un étrange rictus. Sontag dit: regardez-le encore davantage, cet enfant-là. Jusqu'au choc, jusqu'au malaise complet. Ne détournes pas le regard. Comprenez de quoi se nourrit une guerre.

Comment ne pas en convenir avec elle? Le filtre médiatique autorise certaines images, en censure d'autres. Des victimes à la peau sombre qui vivent dans un pays lointain, on peut montrer leurs soubresauts d'agonie. Beaucoup moins ceux des Blancs. Le meurtre de trois journalistes vaut davantage que celui de 2000 civils irakiens. Une hiérarchie de la souffrance existe pour nous. À partir du camp qu'on s'est choisi, la mort d'un enfant n'a pas le même prix, selon qu'il soit Israélien ou Palestinien. Pour Susan Sontag, il n'y a pas de guerre, pas de violence justes. Point à la ligne. Et ces vapeurs de patriotisme belliqueux qui empoisonnent son pays lui puent au nez.

J'ai plongé dans son essai, *Regarding The Pain Of Others*. Sans chercher à obtenir des réponses sur le voyeurisme de la guerre mais pour l'interroger à ses côtés. L'essayiste et romancière avait déjà écrit *On Photography*, remettant en question le pouvoir de la photo. Aujourd'hui, elle affine sa réflexion. Après un siècle et demi de photos de guerre et d'horreur, ceux qui s'étonnent encore du mal que l'homme peut faire à l'homme lui apparaissent d'une insupportable naïveté. Comment peuvent-ils plaider encore l'ignorance?, demande-t-elle. Et comment peuvent-ils s'exclure du bal des fous?

«Platon semblait tenir pour acquis qu'on a aussi un appétit pour les scènes de dégradation, de souffrance et de mutilation», écrit-elle. L'essayiste comparera plus loin cette envie de voir des corps souffrir à celle de contempler des corps nus. Pornogra-

phie pour pornographie, mais la vraie obscénité n'est pas là où on le pense.

Tout un chacun, drapé dans sa toge de vertu, préfère se dire que seuls les autres apprécient en secret la vue des scènes sanglantes, la chair qui souffre. Pas Susan Sontag, qui loge avec son lecteur, son semblable, son frère, à l'enseigne du voyeurisme pervers. Sauf qu'elle refuse de mentir, secoue sans relâche notre «torpeur sauvage».

Aux yeux de Susan Sontag, ce n'est pas la quantité des images de guerre qui engourdit l'esprit mais la passivité devant elles. Et cette passivité consisterait en un refus de lire derrière, de comprendre les enjeux en cause. Il faut se semoncer soi-même pour délit de réflexion au delà de l'image, il faut dénoncer l'esprit bourgeois, frisque, provincial qui nous tient écrasés.

À son avis, la photo, l'image télé, même détournées, même trafiquées, même récupérées à des fins partisans, peuvent toujours parler à ceux qui ont des yeux pour voir et un cerveau pour comprendre.

Ça fait du bien de lire Susan Sontag. Elle emprunte toutes sortes de pistes, les contredit parfois, tient son lecteur en éveil, rive les yeux de ses compatriotes sur les photos sanglantes, répète à sa manière: regardez, regardez. Et pensez ensuite avec votre tête. La guerre n'est pas une abstraction. Elle est ce sang qui gicle, cette chair qui souffre comme souffrirait la vôtre sous pareille torture. Hep là!

otremblay@ledevoir

VITRINE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE E 8

contact avec l'ironie sautillante à son meilleur.

D. C.

N'OUBLIE JAMAIS

Les 3 Bars
Disques Mérite

UNE VOIX, UN PIANO

Raymond Berthiaume
et Georges Tremblay
Disques Mérite

Aux États, on le célébrerait. On parlerait de Raymond Berthiaume comme on parle de Bing Crosby, de Tony Bennett ou de Mel Tormé. Il serait un velouté parmi les veloutés. On dirait qu'il a du duvet ça d'épais sur les cordes vocales et que chacune de ses notes est une caresse. On l'inviterait à crooner ses plus beaux airs dans les festivals de jazz, même qu'on lui fournirait un chouette orchestre pour reproduire le fameux son de l'orchestre dont il était à la fois chanteur soliste et saxophoniste dans les années 50. Les 3 Bars, qu'on appelait l'orchestre. Ou The Three Bars, selon le club. Aux États, cette toute première réédition des deux longs jeux des 3 Bars en format audionumérique serait un petit événement.

Et ici? Ici, disons qu'il faut d'abord passer par-dessus les lunettes. Ici, on additionne Raymond Berthiaume, ses lunettes et son timbre si doux et on obtient un préjugé: tiens, un monoclone. Tels Fernand Gignac ou Paolo Noël, autres veloutés extraordinaires de notre chanson. Encore beau qu'on se souvienne d'eux (le plus souvent à cause de leurs autres vies, d'animateur de télé ou de comédien): les Fernand Robidoux, Jean Lalonde et autres Robert L'Herbier, grands crooners populaires eux aussi, sont carrément passés à la moulinette de l'ancien temps.

L'occasion est donc belle d'écrire ceci: Raymond Berthiaume a été et continue d'être l'un de nos plus suaves chanteurs. Souligné ça d'épais. Il n'y a qu'à écouter sa compilation de grands succès déjà parue chez Mérite pour s'en convaincre: quand il chante *Non, non jamais* (l'exquise *Never My Love* du groupe The Association) ou la chanson-thème du film *Alfie*, sa voix impossiblement calme est une robe de chambre en ratine à peine sortie de la sècheuse. Enveloppante. Bienfaisante.

Son premier pan de carrière avec Les 3 Bars est peut-être encore plus joliff: s'ajoute à l'art si subtil du chanteur le très cool jazz du trio (avec le piano stupéfiant d'aisance de Roger Gravel), qui se prêtait aussi bien aux adaptations de succès américains (*Mister Sandman*) qu'aux ritournelles françaises alors en vogue (dont la délicieuse biguine *Le Loup, la biche et le chevalier*, signée Henri Salvador). Le swing leste de *Pam pou dé*, le cha cha strict tempo de *Cerisier rose et pommier blanc*, tout est dodollement de la tête et claquement de doigts. À l'heure où l'on se pame (avec raison) pour le Susie Arioli Swing Band, il n'y a pas de raison pour qu'on ne fasse pas une fête à ce corpus négligé de nos an-

nées 50. Du coup, un salut à Berthiaume ne serait pas de trop: l'album *Une voix, un piano* qu'il vient d'enregistrer en compagnie du pianiste Georges Tremblay n'a pas l'aura chic'n'swell de la réédition des 3 Bars, mais le velours du timbre est encore remarquablement lisse. Achetez les deux disques: vous sauvez le quadruple d'anxiolitiques.

S. C.

NOS COATS SONT PLUS ÉPAIS QUE LE CIEL

Mort de rire

(C4 Productions/DEP)

Mine de rien, vous avez beaucoup entendu parler de Mort de rire ces derniers temps. En la personne de Simon Jodoin, le leader et porte-parole du mouvement Tous contre la Guilde, dans le feuilleton qui a opposé l'ancien directeur de la Guilde des musiciens du Québec et quelques dissidents du syndicat. On savait que Jodoin savait bien défendre des opinions politiques, mais avait-il gardé de l'énergie pour manier le crayon du musicien et du parolier? Mort de rire, avec cet album intitulé *Nos coats sont plus épais que le ciel*, prouve qu'il a la couenne dure. Néo-Plume Latraverse? Ils vont certainement nous en vouloir pour ça, quoique l'humour soit bien assumé et bien défendu par le parolier et ses six comparses, mais la référence s'impose. Ton désinvolte, textes engagés, historiettes salées... plusieurs éléments pointent vers Plume. Mais c'est tellement bien fait qu'on passe outre la parenté, qui n'a rien de gênant et qui en fait permet de croire que Mort de rire reprend le flambeau. La formation n'est en rien passiste. Le brin d'irrévérence est soutenu par une foule d'appels de notes qui pointent vers le jazz (*En rond de chien*), le folk, les tonnes à répondre, qui donnent des impulsions latines (*Lili pute*) et des arômes swinguantes (*Ti-Cul-de-Sac*) à l'ensemble. Toutes ses saveurs donnent un bel aplomb au son de la formation, qui vient de faire un grand pas en avant.

Bernard Lamarche

DISQUES CLASSIQUES

JALONS

Francis Dhomont: Vol d'hirondelles (1996, rév. 2001); En cordes (1998); Les Moirures du temps (1999-2000); Studio de nuit (1992); Lettre de Sarajevo (1995-96); Un autre printemps (2000); Drôles d'oiseaux (1985-86, 2000); L'Electro (1990). Empreintes DIGITales IMED 0365.

On pourrait appeler cela une collection de miniatures. Sur cette parution de notre belle collection de musique acousmatique Empreintes DIGITales, revoici la musique de Francis Dhomont. Encore, diront peut-être certains. À la différence de bien des parutions précédentes consacrées à ce compositeur — où on avait principalement des œuvres au long souffle, à la réflexion qui prenait le temps de faire se confondre espace et temps, psychologie et physicalité, lieu et durée de l'art —, voici un disque consacré à des pièces brèves, voire de circonstance.

Cela impose donc un autre type d'écoute que celui auquel Dhomont nous avait habitués. Travailler sur la profondeur des strates et trouver l'art de l'aphorisme poétique, voici deux disciplines qui exigent une autre manière de concevoir et de réaliser la musique. Sur tout de Dhomont va du clin d'œil — un peu à la manière des *Éventails* de



Voici un disque consacré à des pièces brèves, qui impose un autre type d'écoute que celui auquel Francis Dhomont nous avait habitués.

Mallarmé — à la prise de position politique qui rappelle des sonnets de Rimbaud, d'Aragon ou d'Éluard.

Dans le premier cas, la tendresse et l'humour semblent emprunter un jeu de codes parfois pictural, autrefois un peu secret. On se délecte de la finesse de ces petits bijoux entendus à l'occasion de concerts et qu'on peut maintenant se remettre à loisir pour mieux les savourer. Soulignons la grande qualité de ce genre de répertoire: si certains auteurs tombent facilement dans le ton carte postale, l'intelligence et le raffinement de Dhomont font que ce qui ne pourrait s'avérer qu'anecdotique devient toujours objet d'habitation; la légèreté permet un souffle frais pour l'imaginaire heureux, ce que le compositeur sait fort bien faire partager.

On trouve aussi trois œuvres plus engagées et plus lourdes: *En cuerdas*, *Les Moirures du temps* et *Lettre de Sarajevo*. Si *En cuerdas* pose encore des problèmes de rhétorique et paraît toujours comme une œuvre moins réussie, les deux autres montrent un Dhomont maître de son propos. Qu'elle soit «abstraite» ou dénonciatrice, cette musique porte un programme latent. Ce n'est pas à l'histoire que s'attache le propos mais davantage à l'expression d'une émotion ressentie en un certain endroit de l'être et que l'artiste transpose en un autre médium.

Ici, on se surprend pour une rare fois à apprécier comme essentielle l'écoute sur nos deux bêtes haut-parleurs. En salle, la diffusion spatiale peut parfois orienter l'attention davantage sur le faire de l'œuvre que sur l'œuvre elle-même. Dans notre antre d'écoute, Dhomont vient démontrer la vérité de son «inspiration» et la nécessité de ses choix esthétiques, comme si la «réduction de moyens de diffusion» soulignait plus haut le contenu qui s'incarne en sons. C'est encore donner d'autres lettres de noblesse à une forme d'art souvent jugée marginale ou décorative (pensons aux sonorisations d'espaces et de lieux publics pollués par de bâtarde réalignations d'ameublement) qui arrive à exprimer sans agressivité, mais avec une vigueur implacable, la force d'un art engagé et en mouvement, musique dans laquelle le message ne se limite pas au médium.

Toujours dans le même ordre d'idées, ceux qui s'intéressent à ce grand créateur seront comblés par le premier exemplaire de la collection *Sonopsys - Cahiers musique concrète/acousmatique*, édité par Licences. Un disque, des textes de Dhomont,

des commentaires, des entretiens, une présentation remarquable et un contenu de qualité vous feront mieux saisir l'univers, les inquiétudes et les forces de cet humaniste musicien. Peut-être rare à trouver ici: on pourra obtenir plus de renseignements en écrivant à l'éditeur (Licences, 8, rue de Nesle, 75006, Paris) ou en consultant le site Internet www.revelicences.com.

François Tousignant

BEETHOVEN HABITE CHEZ MOI

Beethoven Lives Upstairs, DVD d'après le CD éponyme. The Children's Group, Classical Kids, Canada 9 84366.

J'ai déjà parlé de cette collection de disques où on forge une sorte d'image sonore autour

d'un compositeur (Mozart, Verdi, Beethoven, etc.) et qui sert de prétexte à instruire les petits de la vie et de l'œuvre d'un compositeur par le regard d'un enfant qui, quelque part, croise son chemin et tente de comprendre l'artiste, l'œuvre et l'homme. L'entreprise a maintenant un autre volet: celui du cinéma. On ressort ces productions en format DVD. On y retrouve tous les extraits musicaux et toute la narration du CD, cette fois-ci comme bande sonore d'un film. Celui sur Beethoven n'est tombé entre les mains.

Tant mieux! L'intelligence de ce produit audio s'est allié un support vidéo de qualité. Cela donne une sorte de pendant pour enfants de *l'Amadeus* de Milos Forman. Les décors sont ceux de la vraie Vienne; l'image ajoute aux impressions du spec-

tateur, qui se voit envahi par la présence du génie dans son quotidien un peu triste, par la présence discrète et agissante de l'oncle, par la ville que la musique enveloppe d'une magie aussi efficace que de bon aloi. L'avantage de cette parution est que s'il est parfois difficile pour les enfants de se concentrer pendant les 52 minutes du disque audio, le support vidéo vient pallier, non pas en ersatz mais en ajout riche, une certaine aridité potentielle pour modeler le tout en un résultat plus humain et fascinant pour les petites (et grandes) paires d'yeux et d'oreilles.

On peut y naviguer soit avec son lecteur DVD, soit avec son ordinateur. (Bien que le coffret ne s'affiche qu'en anglais — vive la superbe canadienne des gens du Children's Group de Toronto! —, la version française est aussi sur le disque si on la sélectionne dans le menu initial.) Cela permet aux producteurs d'annoncer des jeux interactifs et des programmes pour «faire soi-même» la musique de Beethoven. Autant le vidéo est magistral, autant je ne peux dire que ce soit de cet aspect du produit. Le producteur prévient que ces sections du DVD peuvent ne pas fonctionner et en décline toute responsabilité. Sur les trois appareils que j'ai testés, cette portion du disque a refusé de fonctionner. Il me faut donc vous souhaiter bonne chance en ce domaine. Si vous partagez le même malheur, soyez au moins rassurés: même si votre disquette strictement vidéo va apporter bien des moments de bonheur intelligent. C'est aussi séduisant qu'éducatif; dans le monde actuel des éditions jeunesse et éducatives, souvent ordinaires ou réductrices, la qualité de ce genre de production mérite de forts bravos.

F. T.

PRIX SPÉCIAUX POUR LES 18-30 ANS 514.985.2258
EXTRAITS 514.282.OPERA

L'OPERA DE MONTREAL

BERNARD LABADIE directeur artistique



The Rape of Lucretia

11, 13, 15 ET 17 AVRIL 2003 À 20 H
SALLE PIERRE-MERCURE - CENTRE PIERRE-PELADÉAU

LUCRETIA BYRRE, LUCRETIA I ALAIN COULOMBE, COLLATINUS I AARON ST. CLAIR, NICHOLSON, TARQUINIUS
ALEXANDER DOBSON, JUNIUS I COLLEEN GAGTANO, CHOEUR DE FEMMES I KURT LEHMANN, CHOEUR D'HOMMES
L'ENSEMBLE DE LA SOCIÉTÉ DE MUSIQUE CONTEMPORAINE DU QUÉBEC SOUS LA DIRECTION DE WALTER BOUDREAU
MISE EN SCÈNE DE RENAUD DOUCET I DÉCOR D'ANDRÉ BARBE

BILLETTS: 53,25 \$ ET 70,50 \$ / ODM 514.985.2258 / CPP 514.987.6919
www.operademontreal.com

EN COLLABORATION AVEC

SMCQ Centre Pierre-Peladéau

Québec

MONTREAL

MONTREAL

MONTREAL

MONTREAL

MONTREAL

MONTREAL

MONTREAL

MONTREAL

MONTREAL

